

l'Histoire Naturelle (les *universaux* physiques et corporels) sont de plus en plus généraux et vastes en redescendant vers les origines. Et au contraire, les entités de l'Histoire morale (les *universaux* métaphysiques) vont en grandissant sans terme, en montant vers les fins.

En d'autres termes :

← du côté du *début*, des Genres et Espèces de plus en plus généraux, dans l'ordre du Physique.

→ du côté du *but*, une Ame de plus en plus belle, pure et grande, par progression intellectuelle et morale.

Et, pour conclure, si la vie éternelle pouvait avoir un *terminus*, à ce point final, en haut, Satan ne serait plus perceptible. L'Ame du monde, soit Dieu, le Soleil du Beau et du Bien serait énorme. Il serait l'Intégrale suprême, l'Ame absolue, de toutes les âmes antérieures, de l'âme initiale élevée, ainsi, à la puissance infinie, à la splendeur ultime de l'infinie Perfection !

Mais la série est sans fin ; l'infini ne sera jamais fini.

*Les Réves.* Beaucoup de personnes, parmi elles nombre de Savants, se préoccupent des songes ; ils en cherchent l'explication, et ils produisent, à leur sujet, maintes hypothèses, plus ou moins singulières. Ce problème n'en est plus un devant le Mentalisme ; sa solution, très facile, n'exige plus l'intervention : ou de l'esprit désincarné des morts, ou d'un plan astral historié de tous les faits, ou de prétendus corps fluidiques et transmetteurs, revêtus arbitrairement de noms, et de rôles bizarres, qui sont présentés comme extériorisant la sensibilité et les facultés des vivants et comme faisant, de leur

personnalité, quelque chose d'erratique et d'ambulant qui serait séparable de l'individu corporel et capable de se transporter loin de lui. De ces diverses versions, la valeur réside toute dans l'apparence scientifique des vocables et des formules qui les enveloppent et les expriment; autrement dit, elle se réduit à presque rien.

Or, la vérité est très simple. L'Ame unique, l'Intelligence unique, du monde et de la vie, c'est Dieu. Que nous envisagions notre manière d'être, ou diurne, ou nocturne, c'est tout un. Éveillés ou endormis, debout ou couchés, c'est toujours par lui que nous sommes alimentés de tout ce qui constitue nos pensées, nos sensations, nos impressions, nos résolutions, nos volontés, nos désirs, nos actions, etc. Conséquemment, nos longs et beaux labeurs du jour, et nos rêves capricieux de la nuit, ce qui semble empreint d'inconscience et de folie, aussi bien que ce qui paraît plein de sagesse, le désordonné des heures noires, comme le bien ordonné des heures blanches, tout, sans exception, vient de lui, nous est fourni par lui. Nos veilles ne diffèrent de nos sommeils que dans la mesure artistique et logique qui convient pour que les deux choses ne soient pas absolument pareilles; mais, au fond, c'est même chose; c'est une continuité variée; les pensées du matin ont la même origine que celles du soir.

Il n'est donc plus étonnant que de certains songes soient révélateurs, prémonitoires, prophétiques, etc. Ils viennent, en effet, de celui qui sait et qui fait tout.

En résumé, qu'un Soleil factice parcoure le ciel, ou qu'une lune irréaliste s'y balance, peu importe,

c'est toujours de la même source, unique et éternelle, que coulent, vers nous, en nous, toutes nos idées, quelles qu'elles soient : diurnes ou nocturnes, frivoles ou sévères, calmes ou échevelées, raisonnables, cohérentes, remplies de lucidité, ou jetées à pic dans le vertige du fantastique et de l'abracadabrant.

Ainsi donc, et souvent, nos jours se peuplent de rêveries et de chimères; ainsi, et parfois, nos nuits s'illuminent de rapides et furtives vérités.

Et, c'est avec raison que les grands penseurs Grecs, tels que Socrate et Platon, croyaient à la divination, aux oracles, aux pressentiments et aux songes.

### XXVIII. — ASTRONOMIE

Les théories astronomiques de Galilée, de Laplace, de Newton, etc., sont rectifiables.

En effet, l'Univers matériel tel que l'a compris Newton, reposerait sur trois impossibilités, savoir :

I. Impossibilité de l'Espace infini.

II. Impossibilité du Plein ou du Vide.

En effet, d'une part, il est absolument impossible que cet *infini* puisse être plein, puisse être rempli d'éther, ou de toute autre matière, ce qui serait indispensable, cependant, à la réalisation des phénomènes et actions interplanétaires.

Et, d'autre part, si l'Espace était vide, ou s'il s'y trouvait des vides, le *vide* étant l'un des aspects, l'une des faces du Non-être, il ne saurait ni être, ni avoir la moindre propriété.

III. Impossibilité de communication des substances entre elles.

A ces objections se peut joindre celle-ci : qu'un monde matériel comme il était donné, réaliserait le Mouvement Perpétuel, prodige mécanique dont l'impossibilité est à peu près unanimement certifiée.

Il appert de ces impossibilités que Newton a erré en tenant l'Univers pour matériel, et l'Espace pour réel, et quand il a cru que la Mécanique, seule, suffirait, pour expliquer la marche et le mouvement des mondes.

En effet, nous le savons maintenant, le Cosmos, tout entier, est un produit de la Raison, avant tout ; et c'est à l'aide des lois de la raison, combinées avec les lois des relations physiques, qu'il convient de l'étudier. La logique est prédominante dans l'œuvre éternelle, et le lecteur pourra s'en convaincre en observant notamment cette fondamentale antinomie : que, tandis que l'Espace était une *impossibilité mathématique*, il était, d'autre part, *une nécessité*, c'est-à-dire la condition *sine quâ non* de tout le reste ; et c'est pourquoi il était obligatoire que Dieu le conçût, encore bien qu'il fût matériellement irréalisable, car il suffisait qu'il fût un concept logique possible, qu'il ne fût pas une absurdité.

En définitive le vrai système du Monde, c'est le système Théocentrique.

#### Extraits du « Pur Esprit »

Raisonnons de notre côté. L'Attraction n'est que le prolongement de la pesanteur, ou *vice versâ*, et sans qu'on sache pourquoi, ces attirances tendent vers un *centre* commun. Cela est déjà mystérieux. Pourquoi

un *centre commun*, alors que chaque corps céleste a le sien propre? Et, comment, si chacun de ces centres agit pour son propre compte, arrive-t-on à concevoir au milieu de ces attractions, pour ainsi dire *individuelles*, l'étagement harmonique de leur action? Par la comparaison des *masses* respectives et des *distances*, répond-on. Or, la distance, ici, est un élément supprimable, car il n'y a pas plus loin de la Lune à la Terre, que de la Terre à la Lune, etc. Reste donc la *masse*. Or si la Lune est attirée par la Terre, qui est plus massive, comme de son côté, la Terre est attirée par le Soleil, qui est extraordinairement plus massif, il s'ensuit que la Lune, *a fortiori*, doit être attirée par le Soleil, puisqu'elle est plus petite que la Terre et fort souvent interposée entre celle-ci et le Soleil. De même pour les autres astres du système solaire. Le Soleil est le *Centre commun*. Eh bien, ceci est le signe, l'indice physique de la *Raison métaphysique* qui régit le monde. C'est un pur symbole du système théocentrique. La même force qui projeta, ramène. Il y eut d'abord, division, soit *Soustraction*. Il y a, ensuite, réunion, attraction, soit *Addition*. C'est le retour à soi-même, à *l'unité*. C'est un même être qui, s'étant divisé, tend à se reconstituer. C'est une famille *d'idées* qui, dispersée vers le multiple, vers la variété, revient vers la reconstitution de son homogénéité, de son *identité*. Sinon, que signifieraient ces multitudes de molécules de Matière, inertes, vides de sentiment et de pensée, et cependant, s'attirant, se recherchant mutuellement, et universellement? C'est de la Mécanique occulte, cela! Les phénomènes physiques ne sont que les dérivés et que les expressions des *raisons métaphysiques*. L'Idée gouverne le Monde, est le Monde; la Raison, soit la Sagesse logique et scientifique, meut l'Univers; le Monde est un pur Schéma des volontés de Dieu, et non pas un matériel éparpillement de molécules et d'atomes. Que signifient ces choses brutes,

agissant comme des êtres intelligents? L'espace, le temps, le mouvement, la force, la pesanteur, la matière ne sont que des *Idéalités divines*, et non point des choses réelles, distinctes de Dieu. Celui-ci le Géomètre, l'Artiste, le Mathématicien, le Penseur, par excellence unique et tout puissant, conçoit toutes les *relations* possibles, soit tous les phénomènes imaginables, et, comme s'il avait une craie à la main et un tableau noir devant lui, il fait l'*épure miraculeuse et splendide de l'Univers*; les Astres tournoient *mathématiquement* sur leurs axes, leur cortège circule *mathématiquement* autour des soleils; les étoiles, comme des gouttes d'or, constellent l'Espace imaginaire; les rapports *mathématiques* jaillissent des calculs divins; les attractions se conçoivent; les gravitations déterminées règlent et commandent les saisons, les étés, les hivers, etc., mais rien n'existe, *qu'idéalement*; rien ne bouge *qu'idéalement*. Au surplus, et si je ne me trompe, en supposant seulement trois points matériels de masses connues, s'attirant mutuellement suivant la loi de Newton, la détermination de leurs mouvements est un problème qu'on dit sûrement insoluble par les moyens actuels de la mathématique. Cette difficulté est célèbre sous le nom de « Problème des trois corps (1) ». Cela étant, allez donc imaginer les mouvements de vos milliards de molécules, ou les mouvements de vos milliers d'astres et de planètes! Loin, donc, que la théorie de Newton soit le fruit d'une prudente et judicieuse observation, elle semble le résultat d'un accès d'imagination. Notez bien, Lecteur, que je ne dis pas que dans la pensée de Dieu les corps célestes ne soient pas gouvernés par quelque chose de plus ou moins voisin de la loi de Newton; je soutiens uniquement que Newton n'a pas tiré ses conclusions d'une observation matérielle, mais d'un rêve; et qu'il lui était impossible de démê-

(1) Voir le livre *La Mathématique* de A. Laisant.

ler les effets de sa loi dans l'imbroglio des mouvements qui auraient lieu, si les astres étaient réellement lancés, avec leurs fabuleuses dimensions, dans une étendue réelle. Mais non; l'Univers est une sorte de théâtre; les choses inanimées : montagnes, bois, mers, étangs, sont les somptueux décors de la scène, où se déroule l'action éternelle de la grande Tragédie de la vie; les êtres animés en sont les acteurs. Et tout cela a pour toile de fond le Ciel, qui n'est qu'un mirage, le mirage de l'Air, le ciel bleu, tendu entre nous et le secret des béantes coulisses; et ce bleu trompeur nous empêche de voir l'espace, qui est, censément, une immensité noire, vide, glacée et lugubre! Ce n'est qu'idéalement que la Terre voit chaque matin le soleil se lever à l'Orient, monter au zénith, puis redescendre et se coucher royalement dans les pourpres occidentales, etc. Renoncez aux molécules, aux atomes, aux cellules, aux forces, aux mécaniques réelles et positives; plongez-vous dans l'abîme de l'Intelligence divine, et sachez que la Cause des Causes, la Cause inconnue, c'est la toute puissante et toute savante *Volonté* de l'Éternel.

\*  
\* \*

Peut-être réussirai-je à donner un aperçu des difficultés qu'on rencontre, quand on veut s'expliquer *le Mouvement* dans un Univers tenu pour réellement *matériel*.

§ 1<sup>er</sup>. — En ce cas, effectivement :

1<sup>o</sup> N'importe quel objet corporel, même minuscule, peut être considéré comme un espace (immobile par définition),

C'est-à-dire comme un contenant (du mouvement interne),

C'est-à-dire comme une unité, contenant une pluralité, une variabilité, (celle-ci faisant, en bloc, le mouvement interne de l'unité).

2° Réciproquement, l'Espace peut être considéré comme un objet, le plus grand des objets (immobile par définition),

C'est-à-dire comme le contenant suprême (du mouvement interne),

C'est-à-dire comme l'unité contenant la pluralité, la variabilité universelle (celle-ci faisant le mouvement interne de l'unité).

Déjà, en résumé, n'apparaît nulle part la possibilité du *mouvement externe, communicable, opérant d'une chose à une autre*. Donc, n'apparaît nulle part incidemment la possibilité, entre les choses, d'un rapport de *causalité*.

Subsidiairement :

Qui dit unité, dit continuité.

Qui dit pluralité, dit discontinuité.

Mais, la continuité, c'est, au fond, une discontinuité insensible, puisque, tout en étant une unité, elle est aussi une pluralité (toute unité étant multiple, et *vice versa*, tout multiple étant une unité). Donc, inversement, toute discontinuité est, au fond, une insensible continuité.

En définitive, tout se confond, s'unifie.

Unité = pluralité.

Pluralité = discontinuité.

Unité = continuité.

Mais, pluralité = unité.

En conséquence :

Unité = pluralité = continuité = discontinuité.

Les antinomies se résolvent dans l'unité; autrement dit : unité, pluralité, continuité, discontinuité, c'est tout un.

Or, l'unité c'est une immobilité.

La pluralité, c'est du mouvement interne.

La continuité, et la discontinuité, sont une conti-



guité plus ou moins serrée de ces unités, soit de ces immobilités qui contiennent du mouvement; une *connexion*, plus ou moins espacée, de ces unités.

Que résulte-t-il de tout cela?

C'est que, *dans l'Espace*, (en quelque sens qu'on marche, vers l'infiniment petit ou vers l'infiniment grand, la conséquence est pareille) :

L'immobile contient le mouvement.

Le mouvement est contenu dans l'immobilité.

Donc, le mouvement est immobile (cinématographe.)

§ 2. — Faisons, maintenant, intervenir le *Temps*.

Le temps s'écoule; par suite, il y a, dans le monde, *Succession* de situations.

Or, nous avons vu, au § 1<sup>er</sup>, que, dans l'espace, toutes les situations se résumaient dans l'immobilité.

Le temps serait, ainsi une succession, une éternisation d'immobilités.

Cette double analyse, dans l'Espace et dans le Temps ne répond d'aucune façon à notre attente, et ne lui fournit nullement l'explication du mouvement, soit de l'Univers tel qu'il apparaît, continuellement mobile et continuellement changeant.

Eh bien, cela prouve, une fois de plus, l'*impossibilité d'un univers matériel*. Rien n'y fonctionnerait, car, rien, en vérité, n'agit de soi-même.

En résumé, à chaque instant de l'Éternité, c'est Dieu qui met, à sa place, chacun des êtres apparents, qui distribue les choses apparentes, chacune en son lieu propre, qui les meut, les anime, les déplace, les modifie, les change, les efface et les remplace, variant sans cesse leur aspect, leur condition, leur état, et, de même, établissant les rapports que toutes ces choses et tous ces êtres sont susceptibles d'avoir entre eux.

§ 3. — Car, prenons, maintenant, l'univers, pour ce qu'il est réellement, c'est-à-dire envisageons :

*L'Univers idéal.*

L'Espace et le Temps sont alors de pures illusions.

Il ne reste donc plus que :

1° La pensée divine et éternelle, une et féconde.

Donc :

2° L'Éternité.

3° L'Unité.

4° La Fécondité.

La fécondité de l'Esprit divin fournit :

La *pluralité* des idées,

La *connexion* et la *succession* ou variabilité de ces idées.

Alors, cela nous restitue, aussitôt, mais avec leur caractère, désormais, de simples et véridiques illusions (1) :

1° Le mouvement des corps idéaux,

Soit *Translation* dans l'idéal Espace.

2° L'Écoulement ou changement des corps idéaux,

Soit *Succession* ou variabilité dans le Temps idéal ;

3° La pluralité-unité, par l'enveloppement de la fécondité dans l'unité de l'Esprit divin,

Soit *Création* dans l'Espace et dans le Temps idéaux ;

(1) Par surcroît, ces résultats démontrent, jusqu'à l'évidence, que, toute seule, la *Méthode expérimentale*, tant prônée, est insuffisante pour la conquête de la vérité supérieure, de la vraie Vérité. Il est bien sûr, puisque c'est là même la donnée du problème, que la Philosophie proprement dite, celle qui tend à expliquer toute la Nature, doit être, d'abord, expérimentale, doit, comme le chêne du fabuliste, plonger ses racines dans le royaume *des faits*, avant que d'aller dresser sa cime dans le ciel des *principes* transcendants. Point n'est besoin d'écrire de pesants volumes pour dire une chose aussi simple. Mais, on voit bien que les faits ne s'éclairent pas d'eux-mêmes, puisque, précisément, la Philosophie a, pour objectif, de les expliquer ; le début n'est pas la même chose que le but. Quant à la Méthode, usant de la même image, je dirai que de tracer l'itinéraire n'équivaut pas à faire le voyage ; de même, la méthode n'est pas la science. D'ailleurs, on peut faire autant de grands ou de petits Discours sur la Méthode, qu'il y a de sciences particulières, chacune de celles-ci, en effet, ayant sa propre et spéciale méthode.

4<sup>o</sup> L'Unité-plurielle, par la fécondité de l'Esprit divine,

Soit le *Créateur*, l'*éternel ouvrier*, c'est-à-dire *Dieu*.

## XXIX. — LE CHRISTIANISME

Tous les hommes, toutes les femmes, sont un seul être androgyne : *Adam-Ève* qui revêt successivement toutes les figures, qui accomplit successivement tous les actes, qui occupe alternativement tous les rôles que relaterait une histoire complète des individus apparents de l'Espèce.

Ainsi, en négligeant les espèces inférieures qui cependant sont ses aînées sur le chemin de la vie, c'est *Adam-Ève*, l'Homme universel, qui pourrait être regardé comme l'enfant unique du Formateur éternel, Dieu; l'unique fils, en ce sens qu'il est une unité, et non en ce sens qu'il serait le seul fruit de la Pensée Créatrice, puisque d'autres créatures l'ont précédé et qu'en définitive il se confond dans une unité plus générale.

Qu'on le remarque, en posant, au début de l'espèce, un unique couple, l'Église, implicitement, imposait l'inceste à la seconde génération et condamnait, ainsi, celle-ci à foncer singulièrement la couleur de notre tache originelle. Et puis, en recevant qu'il ait mis ses créatures dans une telle obligation, il nous faudrait, en outre, dire que Dieu a voulu cette ignominie ou qu'il s'en est peu soucié, et cela jurerait du tout au tout avec la Sainteté parfaite qu'on lui attribuait! Ceci soit dit incidemment.

De ce fait considérable, immense, qui était ignoré jusqu'à présent, que Adam-Ève est un seul être permanent, résulte, entre autres, que Jésus-Christ n'est donc qu'une des innombrables figures successives et passantes de cet être unique, de cet Homme perpétuel, de ce Protée humain qui vit toutes les vies humaines, souffre toutes les souffrances humaines, parcourt, dans d'incessantes métamorphoses, toutes les destinées individuelles, sous tous les cieux, dans tous les pays, à travers les races, les siècles et les époques.

Tous les noms qu'ont, tour à tour, portés tous les hommes sont les noms ou surnoms de l'Homme unique et universel. Nommer Jésus-Christ, Néron, Socrate, Platon, Aristote, Tamerlan, Sarah Bernhardt, Théodora, Charlemagne, Papavoine, le Bourreau, le Pape, le dernier des misérables, le Roi de Prusse et le plus infime de ses valets, le nègre, le Juif, le Patagon, ou vous, ou moi, ou tout autre, c'est toujours nommer l'Homme-Un, Adam-Ève.

Quelle grande leçon d'humilité, de tolérance, et de profonde fraternité nous vient de cette immense vision, c'est ce que chacun pourra sentir, distinguant aussitôt, et du même coup, l'ignoble et stupide caractère des guerres, des luttes, des spoliations, des cupidités, des égoïsmes et des orgueils (1).

En même temps, chacun pourra s'assurer que la légende chrétienne, en ce qu'elle reposait sur ce dogme angulaire que Jésus-Christ, à l'exclusion de tous les autres hommes, était le Fils unique de

(1) Et qu'on le remarque, en passant, le christianisme, loin d'empêcher les guerres, les a plutôt multipliées; elles ont, sous lui, sévi avec rage, même et surtout, entre chrétiens! Il allait, le crucifix dans une main, l'épée dans l'autre!

Dieu, la deuxième personne de l'auguste Trinité, n'est pas la Religion vraie et définitive et que sont à rejeter ses prétentions injustifiées et d'ailleurs démenties, d'être infallible, d'être la seule dépositaire de la vérité; car elle ignorait profondément celle-ci.

Et plus tard, je l'affirme, entre autres choses, on reconnaîtra que le Mentalisme est l'expression la plus vaste, la plus orthodoxe, de la doctrine de la divine Révélation.

Mais, en prononçant ce grand mot, la *Vérité*, je ne peux me dispenser d'insister sur une considération si importante que le lecteur devra toujours l'avoir présente à l'esprit, et qu'il devra se la remémorer chaque fois qu'il rencontrera l'occasion d'entreprendre un travail, ou de porter un jugement sur une théorie philosophique, religieuse ou scientifique : c'est que *tout est vrai*, c'est aussi que *tout est faux*.

Qu'est-ce à dire?

Je dis et fais entendre, sous cette forme, jadis, chère aux sophistes, que *tout est vrai* lorsqu'on sait unir, envisager, et fusionner *les deux faces* des choses, des phénomènes et de la science; et que, au contraire, *tout est faux* lorsque, par ignorance ou par instinct sectaire, on ne veut, obstinément, considérer que l'une quelconque de ces deux faces, à l'exclusion de l'autre.

Par exemple, j'ai annoncé que tout le mouvement de la Vie et de la Création avait pour support cette ossature gigantesque qu'on appelle les Universaux. De le prouver une fois de plus me procurera, en même temps, ce second avantage de confirmer mon assertion précédente.

Deux doctrines fondamentales se partagent (toujours le dualisme) tous les départements du savoir humain. Je pourrais user des formules Kantiennes et Hégéliennes et montrer l'une posant la thèse et l'autre l'antithèse. Ce sont : d'un côté, le *Matérialisme* (ou l'Empirisme) et d'autre côté, l'*Idéalisme* (ou Dogmatisme, ou Rationalisme). Et ces deux doctrines, auxquelles, après réflexion, il sied mieux de conserver leur nom essentiel, ce sont de réels universaux et des contraires.

De plus :

1° Le Matérialisme a pour succédané le Nominalisme scolastique,

2° Et, d'autre part, l'Idéalisme a pour succédané le Réalisme scolastique.

Nous avons déjà relevé que le Nominalisme a pour moyen favori l'*Analyse*, et que le Réalisme a pour but de prédilection la *Synthèse*.

Or, d'être dans l'un ou l'autre camp et voué, conséquemment, à l'emploi de telle ou telle méthode, conduit fatalement le savant à des résultats inéluctables, et qu'on pourrait déterminer d'avance.

Ainsi, l'analyse conduira à la connaissance du *Fini*, région de la *Discontinuité*, où apparaît principalement l'actuel, le temporaire, le multiple

Et, par contre, la synthèse mènera à la vision, à la connaissance de l'*Infini*, région de la *Continuité*, où apparaît surtout, et principalement, l'éternel, le successif, et l'unité.

Nous l'avons ci-devant constaté dans notre chapitre XXIV, sur l'Origine des Espèces.

C'est de la sorte, et en vertu de cette règle, que Cuvier, tout à fait nominaliste, a abouti à la théorie des Créations spéciales; et que Darwin, tout à fait

réaliste, a abouti à la théorie du Transformisme.

L'Art, la Psychologie, l'Ethique, etc., etc., nous réserveraient un spectacle analogue, si nous en faisons l'étude.

La Politique, aussi, et des conséquences semblables.

Et la Religion ne manque pas de nous présenter un processus identique.

Le Nominalisme, forcément et partout, se traduit par la suprématie de l'*Individu*, lequel occupe toute l'attention; derrière lui s'évanouit l'universel. Cet individualisme outré a, présentement, pour expressions extrêmes : le Christianisme qui n'agit et n'enseigne qu'en vue du salut personnel, et l'Anarchie qui n'agit et ne s'efforce qu'en vue de la jouissance personnelle.

Entre ces deux antipodes s'insèrent toutes les nuances intermédiaires des doctrines conservatrices, fondées sur la propriété privée, le mariage, la famille, etc.

Le Réalisme, forcément et partout se traduit par la suprématie de l'*Espèce et du Genre*, soit donc, de l'universel; il tient l'individu pour un éphémère, pour une quantité négligeable. Ses expressions extrêmes sont : l'Autocratie monarchique, et, à l'autre bout, la Démagogie révolutionnaire et violente; deux formes opposées de la Tyrannie et du Despotisme.

Et, comme en toutes choses, des relations enchevêtrées, des interférences cachées et sourdes existent entre l'une et l'autre de ces deux formes génériques, et entre tous leurs dérivés (1).

(1) Il n'existe pas plusieurs bons esprits; il n'y en a qu'un seul;

Après avoir ainsi prouvé l'immixtion et la présence des Universaux dans tous les domaines de la Science, de la Religion, de la Politique, etc., il me reste à démontrer l'exactitude de ma parole, renouvelée des Grecs : *tout est vrai, tout est faux*.

Rien n'est plus simple.

Cuvier et Darwin, séparément, pour prendre un exemple, avaient tort l'un et l'autre, comme ont tort tous ceux qui les imitent.

Campé exclusivement, chacun, dans sa manière de voir, la doctrine de chacun était erronée, était relativement fausse. Mais, unissez-les, mariez Cuvier et Darwin, fusionnez le Transformisme et le système des Créations spéciales ; faites partout de même l'alliance entre l'intelligible et le sensible : pour parler comme Kant, subsumez celui-là ; combinez l'Idéalisme et le Matérialisme, le Nominalisme et le Réalisme, unissez-les, sans toutefois les confondre et, aussitôt, vous posséderez la pleine, vaste et pure Science. Car vous aurez à la fois et ensemble envisagé le *recto* et le *verso*, les deux faces,

c'est l'esprit de concorde, de bonne entente, d'égalité, de travail, d'union disciplinée et fraternelle ; c'est, en résumé, l'esprit qui a pour formule synthétique *le Communisme*. Tous les autres sont mauvais ; ils sont, sans exception, des dérivés de la vanité aristocratique, de la prétention aux privilèges, aux avantages, à la préséance, qui respirent la brutalité, la bêtise et l'orgueil. C'est ainsi, que les Anarchistes, entre autres, sont les aristocrates de l'autre bout, ayant tous les vices de ceux de l'extrémité opposée, sans avoir aucune de leurs qualités. Or, vaincre le mauvais esprit de lutte, de bataille, de séparation, d'oppression et de méchanceté, et amener le règne du bon esprit d'ordre, d'union, de paix et de fraternité, tel est le but de la vraie Politique, de la morale, et, en dernier ressort de l'Effort divin. Et, de la sorte, et peu à peu, notre Enfer terrestre se changera en Paradis terrestre.



les deux directions : le Monde de la Conception et le Monde de l'Ostension, la sphère de l'Esprit et des noumènes, et la sphère de la Représentation et des phénomènes, l'En-Puissance de l'universel, et l'En-Acte du particulier; vous aurez eu la perception de *l'œuvre entière*, et non plus seulement d'une moitié du Travail éternel.

Je veux, ici, fournir un dernier exemple frappant de cette double face des choses et du labeur divin, en conviant le lecteur à envisager la série numérique.

Il verra, ainsi, que, d'une façon sourde et continue, en ajoutant sans cesse une unité, l'esprit développe la quantité infinie par une progression éternelle, et, d'autre part, qu'il incarne ostensiblement au fur et à mesure qu'il les forme, les quantités finies, déterminées et distinctes, dans les substantifs cardinaux.

$1 + 1 = 2 + 1 = 3 + 1 = 4 + 1 = 5$ , etc. voici la continuité : (1)  
 1            2            3            4            5, etc. voici la discontinuité.

De plus, le lecteur distinguera, sans doute, facilement, que, de par cette philosophie de la double vue, le célèbre principe de Contradiction court grand risque de perdre tout son crédit.

Mais, c'est là, un accident que je l'engage à recevoir froidement et sans s'abandonner à trop de compassion.

Car nous aurons à un si haut point conscience de l'imprescriptibilité de la Contradiction dans l'uni-

(1) Effectivement, de l'un à l'autre des nombres entiers, entre 1 et 2 par exemple, il existe une infinité de quantités intermédiaires ou fractions de l'unité, qui constituent l'invisible tissu de la Continuité.

Et il en est de même pour les sons, les couleurs, etc.

vers et dans l'éternelle Évolution, que, loin d'en faire un signe de mort et d'impossibilité, nous en ferons, désormais, l'indice le plus éloquent de la nécessité, de l'effort, et de la vie.

En définitive, l'Exclusivisme systématique, intransigeant, sectaire, qu'il soit religieux, ou philosophique, ou scientifique, etc. ; en d'autres termes, la méthode de la séparation, du rejet, et de l'excommunication, mène fatalement et tout droit à l'erreur, il précipite dans les limbes de la fausseté.

Tandis que la méthode de la fusion, de la réunion, par la calme et libérale adoption de la double face des mystères mondiaux, sans haine du divin, sans mépris de l'apparente matière, mais au contraire, avec la saine et large compréhension des deux, conduit à la lumière, au réel savoir, à la belle et souveraine Vérité.

### Extraits du « Pur Esprit »

La Raison, le Raisonnement, la Logique, voilà la bête noire et maudite du clergé ! Je ne suis pas l'ennemi systématique de l'Église, tant s'en faut, que j'entreverrais assez volontiers, dans ma doctrine, ce christianisme supérieur prédit par maints de ceux dont j'ai étudié les œuvres et notamment par Joachim. Mais je ne peux taire le grand grief que j'ai contre elle, le mal énorme qu'elle a fait et que voici : elle a anéanti, le plus qu'elle a pu, les superbes aptitudes philosophiques de notre race ; elle a tenu celle-ci, pendant près de deux mille ans, sous le joug et dans l'oppression de sa règle : « Croyez, croyez aveuglément, *même l'absurdité* ; croyez et étouffez votre raison. » Cela a fait que la France n'eut plus de penseurs, plus ou peu de philosophes. L'Espagne, l'Italie, l'Autriche ont subi la

même dépression. Il a fallu la Réforme et le principe du libre examen pour rendre à la pensée ses droits et ses ailes. L'Allemagne doit au Protestantisme ses savants, ses philosophes et sa gloire. Bordas, en finissant, en redevenant, avant tout, le champion de la religion, tire parti de la lutte qu'en effet se sont toujours sans merci livrée les philosophes.

Ceux-ci, du moment qu'ils se croyaient dans le vrai, avaient l'illusion d'y être seuls; d'où ils avançaient aussitôt que leurs devanciers n'avaient rien dit de bon et n'avaient fait qu'errer. La bonne foi est leur excuse. Or, je soutiens et proclame que tous ceux qui ont réfléchi, médité et écrit, ont tracé et construit la voie divine de la Vérité; qu'ils ont tous, à tour de rôle, apporté, chacun, sa pierre et son ciment (1). Aucun d'eux n'est mort! Ils ressuscitent tous; j'arrache de leurs nobles fronts les suaires et les linges du sommeil sépulcral; ils se lèvent, et les voilà qui se rangent, comme autant de hérauts augustes, le long du grand chemin qui part de l'abîme ténébreux et qui monte jusqu'à Dieu. Leurs statures géantes s'alignent; leurs mains se cherchent et s'unissent; ils se passent de l'un à l'autre, les pages où ils ont fixé un rayon de la Pensée éternelle; et, là-bas, à l'extrémité de leur triomphale

(1) Les professionnels de nos jours exigent, d'un philosophe, qu'il se rattache à tel ou tel système antérieur et qu'il se sépare des autres. C'est encore et toujours une méconnaissance de la vérité. De l'œuvre tout entière de l'humanité, rien n'est à rejeter; l'ignorance ou le fanatisme peuvent, seuls, tenter d'en déchirer les pages; une saine clairvoyance assure une conduite opposée. Car, il suffit d'une plus judicieuse interprétation des détails pour que l'œuvre soit intégralement justifiée. Elle est, en effet, l'œuvre même de Dieu, l'aperceptibilité et la consécration de ses volontés, et, à quiconque l'embrasse bien, elle apparaît si divinement sensée, savante et logique et rendant si pleinement raison de son enchaînement et de ses phases diverses, que, désormais, toute critique d'un certain genre devient l'indice d'un savoir incomplet.

rangée, se constitue, de tous ces feuillets, le grand Livre du Mystère, le grand Livre de Dieu, qui, seul, couvrit de son ombre toutes ces vastes têtes pensives, qui, seul, desserra toutes ces lèvres et y mit sa Voix et sa Parole.

XXX. — POUR CLORE

Les résultats de ces postulations peuvent se résumer comme il suit.

I. L'Espace et le Temps sont imaginaires et purement idéaux.

II. Par suite, le Lieu, élément logique de l'espace, et l'Instant, élément logique du temps, sont fictifs et illusoire; donc, le Mouvement matériel, ou translation, est pareillement imaginaire, et simplement idéal.

III. L'univers matériel est donc illusoire; il n'est que pensé et imaginé.

IV. Il reste l'Être, l'Être pensant.

Il est l'Immobilité et l'Éternité.

Il n'est pas situé, car il n'y a pas du tout d'étendue.

Il est pur Esprit, Intellection pure.

Il est immatériel.

Il est immobile, mais non pas invariable.

V. Il produit les Idées; il les vit.

Il est donc variable en ses idées, ou concepts

VI. Ses concepts embrassent l'infinité du Possible.

VII. Dès lors, et par le mouvement spirituel, ou changement de ses concepts, il est bien l'infini selon

la définition que j'en ai précédemment faite, c'est-à-dire que, bien qu'immobile, il est un éternel successif.

Ce mouvement spirituel nous restitue, d'ailleurs, et à la fois, *mais rien qu'idéalement*, les deux mouvements apparents des corps imaginaires, soit leur déplacement, et leur variation ou changement.

Et nous recueillons encore, et finalement, la preuve que c'était l'esprit qui devait découvrir le Suprême Esprit, que c'était la raison qui, seule, devait un jour rendre compte de l'œuvre admirable que crée la Raison infinie.

Elle avait sa place, la Raison, et son rôle, éminemment, dans ce labeur de recherche, dans cette exploration hardie des éternels problèmes du ciel, de la vie, et du monde.

Et, cependant, on prétendait la bannir, la bâillonner, la maudire presque ! Que c'était donc illogique, ridicule, insensé !

Car, vraiment, quand on compare la tâche laïque à la tâche cléricale, je veux dire la raison libre à la raison asservie, on voit que la première a enfanté des merveilles dans tous les genres et dans toutes les directions, en fait de science, d'industrie, de logique, de mathématique, de sagesse, etc., et que, de Platon jusqu'à nous, la liste de ses fidèles, — génies lumineux et bienfaisants, — est immense. Au contraire, la seconde n'a été que sombre et à peu près stérile, n'a produit guère que des théories d'affliction, d'apeurement, de désolation, propres à rebuter sans cesse les meilleurs élans de l'intelligence, les plus généreuses aspirations de la morale, à courber l'humanité sous un joug dur et meurtrissant.

La première a engendré magnifiquement tous les

progrès, pendant que la seconde, en côtoyant et en escortant ces travaux haletants, n'a jamais dissimulé son hostilité et sa rancune à l'endroit des acquisitions successives qu'ils réalisaient. Elle prétendait placer un abîme entre la Raison de Dieu et la Raison de l'Homme !

Or, de quelle inimaginable étrangeté la Raison divine ne serait-elle pas marquée, si vraiment et selon les dires de tant d'exaltés, elle devait être, non pas même le contraire, mais seulement différente de celle à si haut degré perspicace, robuste et féconde, qui assure le triomphe et la gloire de l'humanité !

Et inversement, quelle chose incompréhensible ce serait, que de voir notre raison, qui, dans ce cas, ne serait presque qu'une déraison, parvenir cependant, par de très justes raisonnements, à se prouver qu'elle n'est pas la raison ; que de la voir découvrir d'incontestables vérités, tout en attestant qu'elle n'est point du tout propre à posséder la Vérité, alors qu'il est tout à fait impossible de saisir comment des vérités pourraient ne point faire partie de la Vérité !

Aussi, malgré le cri de Pascal, et la critique Kantienne, il n'y a et il ne pouvait y avoir qu'une Vérité et qu'une Raison, toutes deux divines et infinies, auxquelles nous participons, et de plus en plus, progressivement (1).

S'il y en avait deux, et que la nôtre, que notre manière de l'entendre, ne fût pas la bonne, il y aurait que celle que Dieu se serait réservée, qu'il

(1) Lorsque Kant opposa la raison pratique à la raison pure, et recula au profit de la première les bornes qu'il avait cru pouvoir poser étroitement autour de la seconde, n'accordait-il pas ainsi, fort étrangement, à la raison non raisonnante des puissances qu'il refusait à la raison raisonnante ?

aurait cachée à ses créatures, ne pourrait pas nous être opposée, par ce motif que nous ne l'aurions pas connue.

Ainsi, donc, il faut conclure que le monde, les êtres, et Dieu sont, tous, placés devant une seule et unique Raison, une seule Logique, une seule Justice, une seule Sagesse, qui émanent de Dieu, que celui-ci observe lui-même, et qu'il déverse graduellement dans notre esprit. (V. chap. XXVII.)

Par conséquent, cette raison, cette science, cette sagesse qui viennent de Dieu, retournent à lui, selon le mot de la Kabbale, comme l'effet remonte à la cause, et elles devaient ainsi, finalement, à moins d'être infernales, aboutir à ce que nous voyons, à prouver Dieu, à nous ramener tous à lui, en illuminant, splendidement, son nom, sa face, et sa puissance.

Déjà, des protestations se sont élevées contre ma proposition que « la nécessité de la logique, autant dire du Statut sacré, s'impose à Dieu ».

On y veut rencontrer et blâmer une sorte de limitation de son omnipotence, d'atteinte à sa dignité.

Il me semble qu'au contraire c'est une affirmation qu'il est exempt de toute extravagance et de ces déconcertants écarts dont on entachait sa sagesse, sous prétexte d'enrichir sa liberté, et ce, dans le temps même où, néanmoins, on n'hésitait pas à ériger devant elle celle, presque imbornée, de l'homme.

Aussi veux-je compter sur la bonne foi des lecteurs pour, en dernier ressort, les entendre avouer qu'il était infiniment scandaleux de montrer Dieu dominé par des colères et des ressentiments inapaisables, et planant si loin au-dessus de la vérité, de l'équité, et de la raison, qu'il avait tout loisir

de les transgresser arbitrairement et d'y forfaire !

Mais, hélas ! à l'heure actuelle, les uns ne veulent pas du tout entendre parler de Dieu, les autres exigent qu'on ne leur en parle que conformément à leur opinion ou à leur croyance. De là mille haines, et mille divergences sur tous points de Science, de morale, ou de politique, qui ne cessent, pour faire place à l'entente, à l'union, et à la paix, que le jour où tous les hommes sauront la vérité exacte sur Dieu, centre et source de toutes les vérités.

Heureusement, l'Avenir contient ce progrès.

Tout évolue, les Fois, les Sciences, les Mœurs, les Lois.

La prochaine Civilisation sera :

D'abord, une Religion ;

En second lieu, une Morale (1) ;

Enfin, une vaste Association.

Moyennant quoi, elle sera encore :

Une Politique excellente (2) ;

Et un Socialisme délicieux.

Quant au Christianisme, il prêchait une théologie infantine et inadmissible, et il affichait le mépris de la philosophie et de la science. Une telle attitude ne révélait rien que la crainte inspirée par la

(1) Je veux dire une morale meilleure que la présente, car, elle sera altruiste, au lieu que celle actuelle est égoïste. Chaque temps a sa morale, en effet. La Morale, comme nous l'avons vu, est, en quelque sorte, une série de stratifications, adéquates aux époques correspondantes, aux étages successifs de l'évolution éternelle.

(2) Les farouches violents qui, le plus souvent, sont des grotesques, n'auront ni place, ni emploi, dans la future politique, laquelle sera douce, intelligente et féconde.



Raison à l'Autorité ecclésiastique, c'est-à-dire, à une autorité mieux instruite de ses ambitions et de ses orgueils, que convaincue de son droit et que sûre de sa force. Mais, désormais, débusqué par le rayon ardent qui fouille et refoule les ténèbres, le christianisme est vaincu et, à courte échéance, cette chose infiniment volumineuse et toute faite, cependant, de naïvetés et de mesquineries, cessera de contrarier la marche de l'humanité.

Car n'était-ce pas une chose curieuse entre toutes, que de voir les gens de notre époque, si doctes, si érudits, si ardemment lancés en avant à la poursuite de la vérité scientifique, se retourner soudain en arrière, et, en matière de métaphysique, de religion, c'est-à-dire de science supérieure, revenir et s'en tenir, avec la crédulité la plus aveugle, aux paroles de certains hommes, qui vécurent il y a des milliers de siècles, dans les conditions de superstition et d'ignorance qui étaient celles de leur temps, de leur race, et de leur milieu !

Ce disant, n'ai-je pas l'air d'oublier que c'est Dieu qui pense et fait tout, que c'est lui seul qui est chargé des péchés du monde, et que c'est lui qui, seul, échelonne et dispose les pas de la Vérité sur les pentes éternelles de la Vie ?

Non ; je suis loin de méconnaître cette donnée dorénavant fondamentale ; toutefois, on ne saurait non plus contester qu'il m'a été nécessaire et obligatoire de dresser des argumentations au profit de la doctrine dont j'établis la prodigieuse ampleur, et d'en battre la Religion régnante, dont j'avais à montrer la faiblesse et la puérité.

Cela était une conséquence de la situation.

Mais, pour finir, j'admire toute l'œuvre et je

rentre, avec une sincère humilité, avec un immense soulagement, dans le refuge de cette suprême conviction : que nul de nous n'a de mérite, de démerite, ni de talent, ni de science, ni de liberté, ni de culpabilité, ni de responsabilité ; que tout est de Dieu et que tout est à Dieu, dans le Passé, dans le Présent, dans l'Avenir, dans l'Avenir de plus en plus religieux et de plus en plus savant vers lequel nous marchons.



NOTES ET COMPLÉMENTS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

## Note n° 1

### DE LA MÉTHODE ET DE LA CAUSALITÉ

1. Qu'est-ce qu'un phénomène? C'est ce qui nous affecte et ce qui apparaît dans le temps et dans l'espace; c'est un *fait*. Tous les phénomènes sont des *faits*. Or, un fait ne porte pas en lui-même son explication. Les faits ne sont point comme les lettres d'un alphabet qu'il suffit de regarder pour, aussitôt, les comprendre, et qui, unies les unes aux autres, forment des mots, des phrases, dont le sens est précis, dont la signification est claire. Un *fait*, lui, ne dit rien; il ne procure à l'esprit aucune connaissance. Il est une question, un point d'interrogation, rien de plus. Tous les phénomènes sont autant d'énigmes, de mystères!

2. Pour résoudre la question que pose devant nous chaque phénomène, chaque fait, il faut en chercher le *pourquoi* et le *comment*.

Donc, il faut arriver à en connaître *la cause*. Elle seule explique et justifie le Fait, l'Effet. Ceci nous montre l'importance souveraine de la Causalité, de la notion philosophique de cause; et, par contre, la chétivité et la médiocrité des systèmes, qui voudraient faire du Fait, des Faits, de l'Effet, l'élément principal, la base essentielle et exclusive de la Science.

3. Un fait *isolé* (s'il s'en trouve) ne signifie rien; et, si on le rattache à d'autres, on rentre dans la catégorie de *Relation*, laquelle comprend, justement, le rap-

port de consécution, ou de cause à effet, vers quoi tout converge dans l'étude philosophique des phénomènes. A première vue, l'Univers semble contenir, en lui-même, les causes de tous les effets, la source de tous les phénomènes. Or, il n'en est rien, et la relation d'effet à cause reste une énigme, indéchiffrable, quand on se limite au monde matériel. Il faut donc, pour atteindre la vérité, pénétrer au fond même de l'*Être*.

Commençons par démontrer que, dans la seule région des phénomènes, la relation de cause à effet est insoluble et antinomique.

Et posons d'abord que la Causalité, telle qu'on la comprend, implique Mouvement.

Car, c'est une chose qui en produit une autre.

Il y a là une action qui part de la cause (laquelle serait une puissance active) et qui aboutit à l'effet, (lequel serait un acte, l'acte de la cause.)

4. Soit deux phénomènes C et E.

Ces deux phénomènes ne peuvent être que *distincts*, en des lieux différents et *discontinus*. Sinon, ils ne feraient plus qu'un ; ils seraient confondus, donc indiscernables l'un de l'autre.

Par suite, ces deux phénomènes distincts ne peuvent être que *simultanés*, ou *successifs*.

5. Supposons-les *simultanés*.

Dans ce cas, puisqu'ils apparaissent en même temps, en deux lieux distincts, et qu'ils sont discontinus et différents, ils ne peuvent assurément pas être cause l'un de l'autre.

6. Supposons-les *successifs*.

Alors, puisqu'ils apparaissent dans les temps différents et en des lieux différents, il y a, évidemment, entre eux, une solution de continuité. Et cela *a priori* semble se raccorder avec le principe énoncé au § 4. Mais, s'il y a temps et lieux différents, donc solution de continuité entre ces deux faits, ils ne peuvent être cause l'un de l'autre.

7. Devons-nous donc rectifier le principe énoncé au § 4?

Disons-nous : pour qu'il y ait bien, d'une part Cause, et d'autre part Effet, il faut deux choses, deux temps, deux lieux, en conséquence solution de continuité. Car, en définitive, la relation de cause à effet implique succession ; donc, la différence des temps et lieux, soit la succession, n'infirme pas la notion de causalité ; elle y est incluse, et, loin de la vicier, elle la vivifie ; elle seule permet l'action extrinsèque.

En conséquence, le principe exact comporterait :

Deux choses,  
Deux temps,  
Deux lieux.

Solution de continuité, et mouvement, c'est-à-dire action extrinsèque.

8. Admettons ceci, provisoirement. Il est hors de doute que, dans l'hypothèse de la succession, E procède de C, en provient. Alors, il y était donc originairement contenu, et, ultérieurement, il s'en sépara. C'est cela même, dira-t-on.

D'où, à l'origine : unité de chose, unité de temps, unité de lieu, continuité. Mais, alors C et E n'étaient, et ne pourront jamais être deux choses ; ils étaient et sont une seule et même chose ; ils seront toujours une même chose (V. § 4).

\* 9. Soit, répliquera-t-on ; eh bien, ce sera une seule et même chose qui se sera séparée en deux.

10. Je demanderai alors la cause de cette séparation, de cette segmentation, et nul ne pourra me la donner.

De plus, *Division* n'est pas *Causation*. La division d'une chose en deux parties n'équivaut pas à la production d'un effet par une cause efficiente. C'est la puissance inconnue qui serait la causante de ce partage en deux, qui serait vraiment la cause de ce phénomène. Mais, le fragment n° 1 ne serait pas plus la cause du fragment n° 2, que, inversement, celui-ci ne serait la



cause de l'autre. Il n'y aurait plus action extrinsèque, mais seulement action intrinsèque, soit simple changement et unité de chose; donc, continuité.

11. Je dirai encore : cette division s'opère à un certain moment donné; appelons ce moment  $t$ .

1° Avant  $t$ , (et ceci s'applique à toute causalité successive) on avait une cause sans effet, et un effet sans cause (puisque les deux ne faisaient qu'un et étaient confondus). Cela serait absurde.

2° Au moment  $t$ , qui se réduit à une durée insaisissable, C et E sont, tout à la fois, unis et séparés, confondus et distincts. Cela est absurde.

3° La segmentation étant une seule et immédiate opération, l'apparition des deux fragments serait simultanée et, dès lors, le cas rentrerait dans celui déjà envisagé sous le § 5.

En résumé, absurdité ou impossibilité de la causation imaginée.

12. Je pose derechef la question : ces deux choses, C et E, sont-elles dissemblables ou semblables?

Dans le cas des §§ 8 et 9, elles sont indubitablement semblables, puisque fragments d'une seule chose. Si elles sont ainsi, elles ont forcément même nature, mêmes propriétés, même composition, même rôle, et, dès lors, on ne voit pas comment l'une aurait nature, propriété et rôle de cause, et l'autre nature, propriété et rôle d'effet. Car, cela implique différence, donc dissemblance, ce qui est contraire à la donnée. Donc, la similitude ou unité de chose exclut la causation c'est-à-dire le mouvement, ou action extrinsèque comme, déjà, nous l'avions déduit sous le § 10.

13. Si les deux choses étaient dissemblables, nous sortirions de l'hypothèse posée au § 8, étudiée jusqu'ici; nous reviendrions à l'autre hypothèse du § 4. En effet, ces deux choses *dissemblables* n'auraient jamais pu être confondues, n'auraient jamais fait une seule et même chose; elles auraient toujours été discernables et distinctes.

Or, cette donnée a été vue et rejetée sous les §§ 4 et 5.

Et puis j'insiste :

1° Ces deux choses étant dissemblables, d'où viendrait qu'une chose pût produire de l'autre chose? Qu'est-ce qui pourrait rendre compte d'un transformisme aussi miraculeux?

2° N'est-ce qu'une seule chose qui change progressivement d'état? L'idée de changement implique, remarquons-le, celle de persistance et de continuité du quelque chose qui change, et qui passe par des états divers. Le phénomène de variation est dominé par le principe de perpétuité. Et tout cela pose, *ipso facto*, l'identité sous la muabilité. Or, ceci : une chose qui change, une chose qui, sans cesser d'être elle-même, devient, cependant, différente d'elle-même, c'est encore un prodige, une métamorphose qu'il s'agirait de comprendre et d'expliquer.

14. Nous tournons de la sorte, et partout, dans un cercle vicieux.

En effet, il faut, logiquement, que C ait de suite, devant lui, E, car l'action causative ne peut demeurer en suspens.

Ceci semble donc impliquer nécessité de la simultanéité!

Mais, deux choses, C et E, qui naissent en même temps, dans deux lieux différents, ne sont assurément pas cause l'une de l'autre, nous l'avons dit déjà.

Ceci semble donc impliquer nécessité d'une succession.

Mais, les §§ 11 et 12 nous ferment cette issue et l'interdisent.

C'est un cercle infranchissable.

Et si nous étendions la portée de nos analyses, nous ne ferions rien de moins que d'en multiplier les méandres, et les difficultés. Par exemple :

15. Il y aurait évidemment lieu, si l'on admettait la causalité matérielle, et attendu que rien n'arrive sans cause, de rechercher, par devant toute cause quelcon-

que, le terme précédent, qui serait la cause de cette cause, et ainsi de suite.

16. Mais alors, de nouvelles questions surgiraient; telles celles-ci :

a. Voyons-nous, dans et par la succession des effets et des causes, une série ou masse discontinue? Dans ce cas, cette *discontinuité* permet bien la *pluralité* de substances ou de choses, mais elle implique des spontanéités, des survenances subites de choses, non causées. Et, alors, elle dérouté toute science empirique, et, surtout elle brise tout enchaînement causal; *elle annule le principe de causalité*.

b. Y voyons-nous une série ou masse continue? Dans ce cas, cette *continuité* exclut la *pluralité* de matière; elle entraîne l'*unité* de substance; mais, alors, il ne peut non plus être question de causalité. On n'a plus devant soi qu'une seule et même chose qui *change* d'état, ou qui se *divise*; et nous revenons aux impasses des §§ 8, 9, 10 et 13.

Enfin, et surtout, avec la continuité, périt toute possibilité de mouvement.

c. La *discontinuité* rompt le fil de la matérielle causalité, implique la finité des choses, et semble propice à la conception d'une cause supérieure à la nature, et, qui serait *libre* et agirait à son gré. La *continuité*, au contraire, semble impliquer la *fatalité* du déroulement dans la série, son *éternité* et son *infinité*.

Mais, elle supprime toute possibilité du mouvement.

17. On le voit, toutes ces notions se mêlent, s'enchevêtrent et s'opposent si bien qu'on ne ferait, en s'y obtenant, que de recommencer à errer dans le dédale où les penseurs se sont, jusqu'à présent, épuisés en de vains efforts.

A n'interroger que la matière (1) et les faits, nous ne

(1) Dont personne, au surplus, ne peut donner la définition, et qui reste un mystère pour la science.

parvenons pas à établir une relation réelle, une liaison positive, entre les phénomènes. Dès lors, nous sommes autorisés à nier radicalement la causalité matérielle ; nous nions que les phénomènes engendrent les phénomènes.

Une telle vue serait désormais insuffisante. Le monde sensible, tout seul, ne répond ni de son existence, ni de son fonctionnement. *Il manque quelque chose.*

La raison pure, de son côté, toute seule, aboutit à des antinomies ; et ses abstractions, jusqu'ici, n'ont d'autre résultat que de nous enfermer dans un cercle de contradictions.

Il est donc urgent que nous découvriions une autre voie et un autre moyen pour résoudre les énigmes du monde et sortir de cette confusion.

Nous y réussirons en répudiant toute intransigeance, tout exclusivisme systématique, c'est-à-dire en réunissant fructueusement à l'expérience le concours de la raison pure et des idées ; c'est de la sorte que nous concilierons les deux faces opposées et contraires du problème.

Et nous verrons qu'il y a deux causalités :

1<sup>o</sup> La première, seule vraie, seule efficiente, qui est la *Cause absolue*, jouissant d'une pleine et complète perséité ; c'est la Cause des causes secondes ; elle les contient et les produit.

2<sup>o</sup> Les secondes causes, qui ne sont que des causes relatives et phénoménales, simples apparences, pures relations mathématico-logiques des choses sensibles entre elles, que détermine et conçoit la CAUSE PREMIÈRE ET ABSOLUE.

## Note n<sup>o</sup> 2

### L'ÉTENDUE ET LA PENSÉE

*Extrait du « Pur Esprit »*

Je goûte fort l'excellente argumentation de Norris ; cependant la distinction radicale entre la Pensée et

l'Étendue, qui le conduit à en faire deux substances différentes, est à rejeter. Et, l'utile est de commencer par la critique des mots. Qu'entend-il par Étendue? Évidemment ce qui correspond à la catégorie de la Quantité, c'est-à-dire ce qui est susceptible de mensuration, de numération, de soustraction, d'addition, de multiplication et de division; bref ce qui relève de la Mathématique.

Qu'entend-il par Pensée? Évidemment ce qui correspond à l'autre catégorie, soit à la Qualité, c'est-à-dire ce qui est susceptible de nuances, de progrès, d'augmentation, de diminution, de correction, d'explication; bref, tout ce qui relève de la Logique. Il y a déjà bien des points de ressemblance entre l'un et l'autre mode; *le plus et le moins* les régissent tous deux. La Quantité est ainsi un élément de la Qualité, et par là une parité évidente existe entre elles.

Si, pour signe de la Quantité, nous prenons l'Espace, nous considérons qu'il est un, simple et divisible, sans pouvoir cesser d'être Un. Si nous faisons de même pour la Qualité, nous prendrons la Pensée, c'est-à-dire l'Intelligence, et nous verrons de même qu'elle est une, simple et divisible, sans pouvoir cesser d'être Une. L'Espace est, en effet, divisible en lieux, et l'Intelligence est divisible en idées, mais, lieux et idées sont des fractions, des parties *inséparables* d'un tout, d'un bloc, d'une unité. L'Espace est infini; l'Intelligence est infinie; voilà encore, un point par lequel ils se ressemblent.

Donc, en résumé, je vois beaucoup moins qu'ils se distinguent, que je ne vois qu'ils se rapprochent et se confondent. Toutefois l'un ne peut absorber l'autre; ce sont deux catégories, en effet, qu'on ne peut tout à fait réunir sous une même et commune appellation tierce. Il faut donc se borner à les accoler, à les joindre ensemble, et puis les attribuer à quelque être qui les possède et les détienne. Or, ce ne peut être qu'à Dieu, Être éternel qui, seul, peut avoir pour attributs :

deux infinis, l'un de Quantité, l'autre de Qualité; lesquels, nécessairement, impliquent l'Infini en durée, sous peine de les faire sortir tous deux du zéro, soit du néant, ce qui serait absurde. Le zéro, en effet, est une suppression complète, c'est un anéantissement. Donc, l'Éternel a pour attributs les deux infinis dont il s'agit. Mais, si l'infini de Quantité était de nature matérielle et physique, il s'ensuivrait que Dieu serait matériel et divisible en fait; qu'il était intact, peut-être, avant la Création; mais que, depuis elle, il a été graduellement et continuellement pénétré par des corps étrangers; soit donc rompu, morcelé et réduit; ce qui est absurde. Par suite, il faut que, comme lui-même, les attributs de Dieu soient purement immatériels. D'où, l'Étendue est aussi spirituelle que la Pensée; le lieu est aussi spirituel que l'idée, et tout sans exception, aussi bien l'Espace que le reste, n'est rien autre chose qu'un *concevable*, qu'un produit de l'Esprit, de l'Esprit éternel, qui est Dieu. Et, d'ailleurs, dirai-je, si Tout est un, et si Tout est d'Un, si Dieu est tout, comme Dieu est le Pur Esprit il s'ensuit nécessairement que tout, étant produit de l'Esprit, est purement spirituel.

Pour mépriser cette conclusion et sortir de ce syllogisme, il faudrait en revenir à la vision d'un Dieu distinct du Monde, localisé quelque part, on ne sait où; d'un Dieu créateur, à forme humaine, et d'une Matière réelle et créée; bref au Dieu de Job, au Dieu du Musulman, au Dieu de Jésus-Christ et de Calvin, au Dieu du Chrétien, que nous avons jugé inconciliable avec les inflexibilités de la logique, avec les conquêtes de la raison et de la science. Or, vraiment oui, tout est un; qu'on prenne n'importe quelle notion, et l'on pourra constater cette unité dans tous les genres.

Ainsi Chaleur et Froid sont une même unité, sans solution de continuité; chauffer, c'est diminuer le froid; refroidir, c'est diminuer la chaleur; on ne sait où le chaud commence, ni où le froid finit. Cela est

une décroissance insensible, une dégradation constante qui par des nuances et des degrés insaisissables parcourt toute une même ligne, tendant par ici (côté du froid) à un zéro inaccessible, et marchant par là (côté du chaud) vers l'infini. Donc le Froid c'est le Chaud avec le signe *moins*, et le Chaud c'est le Froid avec le signe *plus*. Il en est de même de la Santé et de la Maladie; il en est ainsi du Bien et du Mal, qui sont de même nature et de même essence; le Mal c'est le bien avec le signe *moins*, et le Bien c'est le mal avec le signe *plus*. Au fur et à mesure que le Bien diminue, il devient le Mal, l'Imparfait. Si le mal, au contraire, s'atténue, c'est qu'il monte; c'est que le noyau du Bien s'accroît et grandit, tend au Parfait. Impossible de voir là deux essences; c'est une même entité, une unique essence sur une même ligne, avec deux sens ou *directions*; je dirais, presque, deux sexes, l'un décroissant et négatif, l'autre croissant et positif.

Les antipodes appartiennent bien à un même diamètre, aux deux extrémités contraires duquel s'opposent le midi et le minuit, la pleine clarté et la pleine obscurité. Partant de l'infiniment petit, voisin du Plus Rien, ou zéro (qui en fait et en théorie n'existe pas), on s'élève de phase en phase, de quantité infinitésimale en quantité infinitésimale, vers l'Infini, vers le Parfait. C'est la même chose encore pour l'Électricité; pour la Lumière et l'Ombre; pour l'Abstrait et le Concret; pour l'Absolu et le Relatif; le Mouvement et le Repos; la Vérité et l'Erreur; la Vertu et le Vice; etc., etc. *In dæmone Deus*. Le charbon et le diamant sont identiques. C'est, en somme, le fond même et la propre substance du Calcul intégral, de la Vaccination, de l'Évolution, etc., etc. La Vérité suprême est l'intégration des vérités partielles.

Mais je reviens à mes conceptions métaphysiques et je dis : bien plus, un Dieu Tout-Puissant pourrait, à la rigueur, faire de la vraie matière; tandis qu'une

matière toute seule ne pourrait pas faire, même un lombric, un ver. Or, cela étant, Dieu se devait de faire le plus d'effets possibles, avec le moins d'éléments qu'il se pouvait, et par les moyens les plus simples; Malebranche, quant à ce, avait magnifiquement raison. Eh bien, envisager Dieu fabriquant de la matière, c'est le voir dans un travail indigne de lui, plié à une tâche inférieure et presque dégradante. Si Dieu avait réellement fait ce qu'on nomme son Ouvrage : les cieux et les astres, et tout ce qui s'y meut, et tout ce qu'ils portent, si grandiose que serait l'œuvre, elle révélerait une besogne en quelque sorte, et creuserait le front de Dieu de la ride de l'effort. Mais non; Dieu a accompli un miracle bien plus grand et plus stupéfiant. Il s'est borné à *penser*, seule attitude digne d'un pur Esprit, et il a fait ce prodige, vraiment divin, de donner, rien qu'en pensant, la sensation et l'illusion de l'Espace, du Temps, du Mouvement, et de tout l'Univers, lequel est purement idéal.

### Note n° 3

ARISTOTE

*Extrait du « Pur Esprit »*

Aristote n'a pas été compris. J'espère prouver que s'il est resté obscur, c'est qu'il fut extrêmement profond, et qu'on ne parvint pas à entrer dans le sens de sa doctrine, subtile, fluide à l'excès, et enfin, que l'Aristotélisme développe, complète et perfectionne le Platonisme.

Me voici, certes, bien audacieux! Quoi! je commente, et d'emblée m'en prends à Aristote! je m'expose, ainsi, pour le moins, au choc en retour de mes propres traits. Qu'importe! et d'abord, si je fais montre d'ignorance et d'aveuglement, une telle punition ne sera que juste; mais, au contraire, si je projette quelque lueur sur



cette ombre épaisse et si j'atteins mon but, j'aurai des chances d'échapper à un sort si pénible.

Il me semble donc, j'ose le redire, qu'on est demeuré à la porte du système d'Aristote et que, pour telle raison que ce puisse être, ses traducteurs, interprètes et commentateurs, ont incomplètement saisi sa grande et forte pensée.

Ils en ont, à l'envi, fait un individualiste, un nominaliste, un naturaliste, un empirique, un positiviste, un matérialiste, un que sais-je encore, tout attaché exclusivement aux observations des phénomènes sensibles, et à la proclamation de la précellence du corporel. Aristote, suivant eux, étudie, avant tout, le caractère des choses, s'attache aux propriétés particulières des êtres *réels et vivants*; et, pendant que le monde vrai était demeuré inconnu à Platon, Aristote, lui, serait demeuré indifférent, dans l'ignorance de Dieu. Son Dieu est un principe de direction, et non un principe d'existence; il agit, *immobile*, par simple attraction, sur un monde extérieur et éloigné qui a, en soi et de soi-même, le principe du mouvement et de la vie; ce Dieu n'est qu'une cause finale, et non une cause engendrante; rien qu'un terme de pèlerinage pour l'univers! Aristote plut à l'Église; oui, parce que sa théorie *nominaliste* était du goût de celle-ci, et que son dieu, présenté comme attirant le Monde, était, au moins, le Dieu personnel, unique, et extérieur, et que de celui-là seul l'Église voulait entendre parler. Et les Arabes l'adoptèrent, de leur côté, pour la même raison, etc.

Est-ce là voir exactement la philosophie péripatéticienne?

Non. Non.

Sondons, d'abord, la théodicée Aristotélique. Dieu, selon les versions accréditées, y est le *but* qui attire le Monde; une sorte d'aimant, *immobile*, qui exerce sur la Nature son action attractive et lointaine. Ce Dieu, en outre, c'est simplement *le Bien*; donc, dit-on, une

creuse entité verbale; au moins, une substance incorporelle et purement morale.

Or, comment un *Mot*, comment une substance *spirituelle* peuvent-ils être pourvus d'une action *motrice*, et agir sur *la matière sensible*? Cela est impossible; la matière n'obéit qu'à la Force positive; l'esprit, ni la morale, n'ont point de prise sur elle. Donc, pour que la matière cosmique obéisse et cède à l'incitation divine, à l'attraction du Bien, à l'action d'une cause spirituelle, il faut qu'elle soit de même nature.

Et ainsi, la matière d'Aristote prend un aspect tout différent. De grossière, de corporelle, de matérielle, elle passe à l'état de substance spirituelle, immatérielle, *idéale*. Sinon, il y a incompatibilité entre la Matière et le Dieu d'Aristote, et l'un des deux termes, au minimum, est faux.

En conséquence, Aristote est idéaliste autant que Platon, le maître qu'il n'a, d'ailleurs, quitté qu'à la mort, auprès de qui il a vécu pendant trente ans. Reste-t-on pendant trente ans le disciple d'un maître dont les théories vous paraissent erronées? L'antagonisme entre Aristote et Platon, entre leurs doctrines, est donc une illusion d'optique; elle n'existe que dans l'imagination des critiques. Aristote est le continuateur de Platon; si on ne le voit pas de la sorte, on le voit mal.

Le Dieu qu'on impute à Aristote ne connaissait pas le Monde, duquel il était distinct et séparé. Cela étant, le monde ne devait pas, non plus, connaître Dieu. Sinon, le monde physique eût été supérieur à Dieu, car, ce qui se meut, ce qui pense, ce qui agit, ce qui connaît, ce qui aime est supérieur à ce qui est sans mouvement, sans volonté, et sans amour. Or, effacez le désir de posséder Dieu, qu'Aristote place à la clef du mouvement cosmique, et le système apparent d'Aristote s'évanouit et doit faire place à un autre.

Un Dieu immobile serait un Dieu inerte, oisif, sans activité, sans volonté, sans pensée, sans vie, une sorte

de dieu-terme. Un tel Dieu serait, cependant, une Intelligence, un Esprit, la Pensée, la Pensée de la pensée, Intellect suprême, source de toutes les intelligences, et de toutes les raisons! quoi de plus incohérent et de plus inconciliable? et c'est de ce galimatias qu'on fait Aristote l'éditeur responsable! lui, Aristote, le précepteur de l'intelligence humaine, le créateur de la *Métaphysique*, terme significatif, cependant; lui, le Professeur éternel de la logique et de l'art de raisonner!

Cela est impossible, insoutenable!

Voyons, en second lieu, ce qu'il dit de la *Matière*.

C'est un *non-être*. Cela serait-il donc le *néant*, le rien? Non, car c'est une Possibilité, un *Pouvant-être*. Alors, c'est quelque chose. Mais quoi? Une Possibilité n'est pas une chose corporelle; c'est donc autre chose qu'une chose corporelle. Alors, c'est un *étant incorporel, immatériel*. D'où il est aisé d'y voir une énergie intellectuelle et subjective, une *Idée*, qui est à l'état d'en-puissance, et non encore à l'état d'en-acte; qui se prépare à devenir, à se réaliser, à se consommer.

Le mot Nature, dans la bouche d'Aristote, ne veut pas dire l'univers matériel, ni l'ensemble des choses physiques, visibles et tangibles, mais bien la Force qui engendre, l'énergie qui fait naître, qui mène l'en-puissance à l'en-acte, le Possible au Fait; c'est la Volonté, la Logique, la Sagesse.

Et dès lors, ses Possibles, ses Puissances, ce sont les *Universaux*; et, dès lors, Aristote, Idéaliste transcendant, est bien le continuateur et le fils scientifique de Platon.

L'être en-puissance, c'est l'être à l'état de Possible, c'est l'*étant en intention*; c'est le protoplasme idéal des êtres en projet.

L'être en-acte, c'est le possible, réalisé, c'est l'être désiré, mis debout, *en état*.

Nous avons donc, ainsi, la source générique et unique des *Pouvant-être*, le support fondamental de tous les Possibles, l'abîme contenant toutes les Puissances, la

Substance—Une de tous ces imaginables, c'est l'*Esprit*.

La *Matière*, c'est le Concept en-puissance dans la substance concevante; c'est le concept naissant, une gestation ou vue de l'*Esprit*, un embryon sans forme encore.

La *Forme*, c'est le Concept en-acte, le concept à terme, devenu *Idée précisée*, né, formé, et ce, qu'il soit, peu importe, Général ou Particulier, qu'il soit un abstrait universel ou un abstrait individuel.

Si le Concept est général, quand il devient idée, il est une idée générale, pourvue d'une *Forme sui generis*. Cela fait une *Matière-Forme-Genre* (Entité).

Si le Concept est particulier, quand il se dégage de l'abstrait universel, il devient une idée particulière, vêtue de formes distinctives, dérivées de la *Forme sui generis*. Cela fait une *Matière-Formes-Individuelle* (Individualité.)

Concevoir la *Forme* d'une chose, c'est en arrêter la notion spéciale et déterminée, en énumérer les qualités, les propriétés, les attributs. Donc, la *Forme*, d'Aristote, est synonyme de notion nettifiée, d'idée parvenue à terme; c'est l'idée précisée et déterminée, générale ou particulière.

La *Matière*, d'Aristote, serait l'autre terme de la dualité. La *Forme*, c'est le précis, le déterminé, le fini, l'achevé. Donc, la *Matière*, c'est l'infini, le non-fini, l'imprécis, l'indéterminé, le substratum de la *Forme*.

La *Forme* est inséparable de la *Matière*; c'est la limite, le moyen de *différenciation*, de *distinction*. Avant, il y a le vague, l'*informé*; ensuite, il y a le fini, le *formé*, sur le fonds commun va poudroyer l'immense ténuité des particularités, l'infinie série des Différences qui égrène les qualités.

La *Matière*, ainsi, apparaît comme étant le sujet rêvé, l'objet à réaliser, la conception réalisable, actuellement latente, en-puissance. Et l'on comprend bien qu'Aristote, pour un tel objet, se soit servi du mot

Matière. On dit : la matière d'un procès ; d'un roman ; d'un livre, etc., et il ne s'agit, là, que de choses intellectuelles. Aristote a dit, de même, de l'universel, en puissance, qui est la masse des possibles particuliers et le bloc des germes de l'individuel.

L'idée, quand elle est simplement en puissance, est inanimée ; c'est une Matière inerte et sans vie.

La *Forme*, en ce domaine exclusivement spirituel et logique, n'est plus que la détermination, l'acte de préciser le Concept, en des idées successives, mathématiquement graduées et réparties selon des rapports logiques et rationnels, qui épuisent toutes les variétés que le Concept principal implique et peut comporter. L'idée de l'universel pose l'Unité, *le type du genre* ; l'individuation en tire toutes les particularités innombrables qu'il contient et édite le Multiple individuel. Par exemple, quand Dieu conçoit l'Humanité, l'Homme, *sui generis*, il conçoit Adam-Ève en bloc. C'était l'universel inanimé et purement typique, sorte de sac qui contenait en germe, *en-puissance*, tous les individus variés, tous les actes, toutes les formes, tous les faits qui desservent l'histoire humaine, générale et individuelle. Il restait à les en faire sortir, à les réaliser dans l'immense multiple individuel, à faire vivre toutes les races, tous les empires, toutes les villes, toutes les civilisations, enfin tous les individus possibles, Abraham, César, Néron, Attila, Raphaël, Jésus-Christ, Platon, Molière, Victor Hugo, le savant, le jocrisse, le saint, le criminel, les grands et les humbles, du roi au dernier artisan, vous, moi, et tout le reste. Ainsi, la Genèse universelle n'est plus que le *Labeur de Penser*, que l'art divin de *concevoir tous les concevables*, de les égrener en des idées principales et générales, puis particulières et secondaires, rattachées ainsi, toutes, à des Espèces, de là, à des Genres, etc., selon la progression et l'enchaînement des Universaux, qui étagent, logiquement, les Principes supérieurs, les Types premiers, les Concepts géné-

raux, d'abord; les moins généraux, ensuite, etc., jusqu'aux extrêmes et inépuisables limites des détails; allant du simple au composé, du général au particulier, de l'infini à l'achevé, du *moins* au *plus*, du Tout Compact à l'Un distinct.

Remarque : Dans sa philosophie, Kant — et c'est là qu'on saisit sur le vif l'erreur qui entache sa dialectique — a prétendu démontrer et établir cet énorme illogisme : que la Forme *précède* la Matière. On conçoit, dès lors, qu'il n'ait abouti qu'à des négations et qu'il n'ait été ni positiviste, ni matérialiste, ni idéaliste, ni rien de catégorique.

Et maintenant, est-il, oui ou non, facile de rattacher le Péripatétisme au Platonisme? Rien n'est, je crois, plus simple :

L'Esprit suprême, la source des Idées, est :

Une idée, celle de l'Univers, jaillit de lui. C'est une idée universelle, générale, confuse (en ce sens que tout y est confondu), non finie (infinie), un projet, une idée en-puissance, c'est-à-dire qu'elle renferme les germes mêlés de tout ce qui sera.

Car, malgré l'apparence, tout universel est un immense Pluriel, qui, par définition, par nature, contient une collection indéterminée d'individus, une foule innombrable de Singuliers. Pour la préciser, ou mieux, la réaliser, l'Esprit générateur qui l'a conçue, la passera au travers des Catégories, qui lui donneront ses mesures diverses et ses traits caractéristiques. Une fois chacun de ces traits propres fixés, l'Idée générée est déterminée, finie, achevée; elle est en-acte; la Forme décisive et précisante lui est venue!

D'où, l'Idée générale de l'univers, l'Universel, était la *Matière* informe, que l'Esprit créateur avait à travailler, à façonner. Elle était alors, pour lui, l'ensemble énorme du Possible, du Réalisable, en-puissance, en *Pouvant-être*. L'Esprit lui donne *la Forme* précise qui convient; ensuite, cet universel, par une émission

immédiate, effuse et constitue son Particulier, son Individuel, ce qu'on appelle le Réel. Tous les germes, inclus au Possible universel, éclosent, et prenant des figures, ou formes, se précisent et apparaissent en particuliers, en individuels. L'Universel coule dans chaque individuel et en fait la Matière; il fait, ainsi, la matière commune de tout le multiple qui lui appartient, et ce multiple a, dans l'universel dont il procède, son unité, sa substance et sa raison.

Ainsi, l'Esprit, ayant conçu l'universel *Cosmos*, détermine le Particulier, dont cet universel, par nature, est rempli; détermine le multiple *ad hoc*, dont cette première Unité est enceinte, par nature; c'est-à-dire les astres, les mondes, qui doivent le réaliser, le réfracter, le polariser.

L'idée de chaque astre (particulière au regard de l'universel précédent), à son tour, sera une idée vague, confuse, et générale; un universel. Chacune sera d'abord la chose, tel astre, *en-puissance*, non en tant qu'astre, mais en tant que monde. Et chaque astre se déterminera, passera en-acte, en se *différenciant* de tous ses analogues et en prenant *par distinction*, ses caractères propres, ses mesures spéciales, dans chacune des catégories. *Afin de n'être pas ce que sont les autres, chaque particulier doit être autrement que ce que les autres sont*; et ainsi, par une variation, divinement habile, des mesures spéciales, et par une dextérité souveraine à promener tous les Imaginables, tous les Possibles, sur le clavier logique et mathématique du *Moins* et du *Plus*, l'Esprit suprême réalise l'indicible variété du Multiple; et de là résultent les complexités et l'agitation de l'univers, qui palpite et vit dans l'harmonie des Quantités et des Rapports, ou des Nombres, et des Combinaisons.

Et ainsi de suite, cela va de l'universel dominant à l'universel dominé; du principal au suivant; du majuscule au minuscule; du capital au dérivé. (V. mes Uni-

versaux, que j'ai bien raison d'indiquer à chaque instant.) Chaque généralité conçue, alors qu'elle est encore en puissance, en possibilité, à l'état de Type, étant *Matière* à développer. Chaque Forme adoptée, constituant sa manière d'être en-acte, déterminant l'ensemble des quantités-qualités qui font de chaque Concept ce qu'il est.

Et le passage du Confus au Précis; de l'Unité au Multiple; du Possible au Réalisé; de la Puissance à l'Acte, constitue le *Mouvement*, le Mouvement éternel et infini de l'Esprit et des Idées, l'actualisation, l'individuation progressive de l'Imaginable.

Et chaque idée, de la plus générale à la plus précise, à la plus détaillée, à la plus éloignée de l'Universel Premier, chaque idée, dis-je, est, en soi, un universel, un type, un original, une unité, une hénade qui a ses traits distincts, qui n'est pas ce que les autres sont, qui a des qualités et des *mesures* propres, par lesquelles il est ce qu'il est, analogue à ceux de la même espèce, par l'effet de la matière commune que leur commun universel pose en eux tous, mais dissemblable des autres de même espèce, par la variation des *mesures* et des quantités-qualités individuelles. Voilà le procédé d'*individuation* si laborieusement cherché, aux abîmes d'Aristote, par le grand saint Thomas d'Aquin.

Enfin, chaque branche, chaque universel (et tout est un universel), chaque individuel (et tout est un individuel), chaque généralité, et, de même chaque individu, rappelle, en soi-même (ce qu'on peut voir par l'analyse de son ensemble et de sa manière d'être) tout le système entier de la Logique et de la Mathématique universelles, c'est-à-dire l'Universel dont il dépend, les Règnes qui l'ont précédé, les Embranchements, les Classes, les Ordres, les Familles, les Genres, les Espèces; car l'Esprit suprême est un prodigieux organisateur. Par le moyen d'un procédé presque unique et toujours simple, il aboutit aux variations les plus inouïes et aux



effets les plus surprenants ; et c'est ainsi que, sur l'Unité et l'Analogie, comme à la surface d'un immuable et profond océan, il fait courir et moutonner les vagues tumultueuses et diaprées de la diversité et du changement.

Nous pouvons ici préciser maintenant afin de nous en servir désormais sciemment, le sens de deux termes importants.

La Matière, ou Idée en puissance, l'Universel, ce sera une *Entité*. Tout ce qui est un Abstrait *général*, un Pluriel enfermant en soi une collection d'êtres singuliers possibles et qui ne comporte qu'une *Forme sui generis*, est une *Entité* (Matière-Forme-Genre).

Exemple : Concevoir l'Humanité fut pour Dieu la conception de tous les Hommes, Femmes, Enfants et Vieillards possibles, beaux, laids, forts, faibles, vertueux, malfaisants, purs et impurs, saintes et courtisanes, savants et ignorants, blancs, rouges, noirs, jaunes, policés et sauvages, etc., mais qui tous auraient une *Forme* donnée, générale et spécifique, le corps fait de telle sorte, le visage, les cheveux, etc. Ce concept fut l'Entité, c'est-à-dire un Universel-Matière caractérisé par une forme *sui generis*.

D'autre part, l'Idée ou Matière, Particulière, le Singulier, ce sera l'Individuel ou une *Individualité*. Tout ce qui est un Abstrait déterminé, différencié, sorti du Pluriel global, tout ce qui, à la *Forme sui generis*, a ajouté les Formes spéciales et exclusives qui le distinguent des autres individus du même genre, constitue une individualité (Matière-Formes-Individuelle).

Exemple : Socrate, Platon, Attila, César, Napoléon, etc., sont du genre humain, ils ont tous la forme *sui generis*, mais ce sont des individualités parce que chacun d'eux a ses *Formes* spéciales et exclusives, ses quantités-qualités dosées à son usage exclusif.

Ainsi l'Entité a sa *Forme*, mais *sui generis*.

Et l'Individuel a 1° la *Forme sui generis* de l'entité

dont il procède, et 2<sup>o</sup> ses *Formes* singulières et distinctives qui sont les variétés de la Forme fondamentale et entitaire.

Mais, Entité ou Individualité, Universel ou Particulier, Unité ou Multiple, Matière ou Forme, Matière ou Formes, tout cela, c'est toujours et partout de l'*Abstrait* même et y compris le Concret. Forme, Matière, Idée, c'est tout un; matière générale, ou matière individuelle, c'est toujours un produit réel de la substance unique et éternelle qui est l'Esprit; en un mot, ce sont, du haut en bas, des *Idéalités*.

#### Note n<sup>o</sup> 4

##### IDÉALISME

*Extrait du « Pur Esprit »*

De qui donc parle Stuart Mill, en disant *nos conceptions, nos sensations*? C'est renouveler l'équivoque de Kant. Parle-t-il de lui-même, ou de moi, ou de vous, bref, d'un individu pris isolément? Eh! non; car cet individu quelconque peut disparaître et avec lui *ses sensations subjectives*; cela n'empêchera pas que, pour les survivants, les corps ou groupes de possibilités ne subsistent. Ce scepticisme subjectif et idéaliste est donc entaché du même vice, de la même lacune mortelle, que celui de Kant (dont je le crois proche parent) en ce sens qu'il ne montre nulle part le *Sujet* qui est le centre exclusif des sensations analysées. Or, s'il s'agissait d'un sujet temporaire, mortel et passager, nous aurions devant nous une poly-subjectivité pour ainsi dire; dès lors, la perdurabilité des sensations, des subjectivités, ne correspondrait plus à rien, à personne. Ce sujet serait-il même l'humanité, qu'on ferait de l'humanité une sorte d'individu permanent, un gigantesque polype, dont les rameaux pourraient tomber et disparaître, sans que l'animal réel cessât d'exister (et cela est au fond la vérité). Mais encore, *avant* l'humanité, l'uni-

vers *existait*, et alors cet expédient grandiose, lui-même, demeure insuffisant, et ne fournit point l'explication attendue. Il faut donc étendre encore le cercle pour parvenir à y loger cette innombrable et éternelle série de phénomènes *subjectifs*. Où donc aller? jusqu'au *Tout-Entier*, jusqu'à Dieu, *unique et éternel Sujet*, seule et éternelle Pensée! Alors, mais alors seulement, on peut comprendre la prestigieuse magie de cette phénoménalité subjective générale. On obtient bien, de la sorte, le mono-idéalisme, la mono-subjectivité qui est implicitement contenue dans le fond des systèmes de Kant et de Mill. Un seul Intellect, l'intellect divin, pense tout et tout ce qui est par lui pensé, vit, paraît, agit, et existe dans l'infini de sa pensée. Tout ce qui est par lui conçu forme le monde infini des idées divines; et ces idées par leur participation, bornée et limitée à l'intellect divin, participent d'une manière limitée, soit viciée, à la subjectivité divine. De là le mirage du sujet partiel et de l'objet distinct. Au fond, Dieu seul est. Dieu est ce qui pense dans ce qui pense; il est la Pensée des pensées, comme s'exprima Aristote. C'est dans l'infini domaine de sa Pensée que tout ce qui est s'agite. Sa pensée, c'est la Vérité intégrale. Tout ce qui est, n'est que l'éparpillement des fragments de la Vérité-Une, avec l'ombre que comporte cette division; et cette ombre, inhérente à chaque fragment, c'est l'erreur et l'illusion. Nous sentons, nous voyons, nous vivons, nous nous mouvons, nous nous agitons en Dieu, en l'Esprit unique; nous sommes de lui comme étant ses fruits, ses concepts. Il est le concevant; nous sommes une fraction du concevant et du conçu, et nous avons ainsi en nous une portion aliquote de la totale et divine subjectivité. Et ce que nous croyons voir, toucher et sentir, n'existe qu'en cette immense subjectivité, qui prête à chacun de nous un de ses innombrables yeux, ou mieux, qui rattache chacun de nous, comme une de ses cellules ou de ses fibres, à l'intangible organisme de son intelligence sans bornes.

*Idées de Dieu, regardant à travers Dieu, les autres idées de Dieu, et, de par la subjectivité de Dieu, en prenant connaissance, voilà notre univers fantômal, et cependant doué de toute la réalité qu'a Dieu lui-même. Or Dieu n'est qu'Esprit, concevant la matière, les êtres, les choses, les phénomènes, et les voyant aussitôt effectivement dans le rêve Créateur dont il emplit son Éternité. Dieu est un esprit actif qui jouit de ses idées, qui les voit, les sent, les vit, les déroule à l'infini. Tout n'est que concepts, songes et abstractions ! C'est là la vertigineuse vision que j'ai commencé d'avoir et essayé de rendre dans mes « Universaux ». Le Monde n'est que l'indéchiffrable pullulement des idées de Dieu. Nous sommes, nous et tous les êtres, et toutes les choses, les enfants spirituels de sa pensée ; nous sommes donc le peuple de sa cervelle immense, pour ainsi dire, et participant partiellement à son intelligence, nous voyons en elle et par elle le tableau kaléidoscopique de ses conceptions. Ainsi, les choses n'ont plus qu'une valeur subjective, non en nous, mais en Dieu, seule intelligence créatrice, où s'accomplissent tous les mirages des objets, des durées, des rapports. Et cela légitime magnifiquement la théorie de Malebranche. L'Infini n'est que l'infinitude de l'Intelligence de Dieu, et nous ne sommes que ses idées vivantes en lui, et contemplant ses autres idées. La Matière n'est rien ; j'entends dire par là qu'elle n'est point matérielle comme on le croit universellement ; elle n'existe pas ; elle est fictive ; elle semble être. Les choses et les êtres sont les fruits du cerveau divin ; c'est en lui que tout se passe ; et ce ne sont que des concepts qui y fourmillent. Il ne faudrait pas venir dire que, n'étant plus que des concepts, nous ne sommes rien ; l'argument se retournerait contre ceux qui disaient que Dieu n'était qu'un pur esprit ; car alors et selon cet enseignement, Dieu n'était rien non plus. Voilà ; nous sommes victimes de nos sens ; nous n'accordons foi qu'à leur témoignage. La grande quantité des erreurs d'op-*

tique aurait dû cependant nous mettre sur nos gardes. Nous sommes trompés continuellement sur la nature des choses. Quel *impresario* que Dieu!

La création *ex nihilo* s'éclaire d'un trait de feu subit. Et dès lors, mieux que jamais, il est apparent qu'il n'y a qu'une seule Philosophie depuis que l'Homme écrit; cette philosophie unique, c'est *l'Idéalisme panthéistique*. Tout ce qui a été dit est vrai; tout ce qui a été dit est faux. Cela dépend du point de vue : vrai au sens spirituel; faux au sens matériel. L'abîme s'est ouvert et il engouffre tout. L'Esprit! Lui seul! tout est d'ordre spirituel! L'Esprit n'est point une substance matérielle. D'où la Matière n'est pas non plus, de nature matérielle. Sinon, le problème de sa consistance matérielle serait, de tous ceux offerts à l'homme, le plus indéchiffrable! Ce serait un mystère sans fond. Voici donc un Age nouveau! C'est l'époque annoncée où nous devions voir Dieu, comme Esprit, rien que comme esprit, et en esprit. C'est le véritable commencement, parmi les hommes, du règne de Dieu. Car, cherchez maintenant, où vous pourriez placer les notions surannées de Matérialisme, d'Atomisme, de Vitalisme, etc., en ce qu'elles sont exclusives et dogmatiques; et ces autres notions d'âme, de personnalité, d'effigie immortelle, de récompense et de châtement, de libre-arbitre et de responsabilité; et encore les imaginations de Paradis et d'Enfer, de Temps et de Lieu, de jours, de mois, d'ans et de siècles, et d'Étendue. Nulle part! Le Monde sensible s'efface! l'Épreuve, le mérite, l'affliction, la future félicité, ce sont les phases, les moments logiques des lois de l'éternelle Pensée, qui ne peut concevoir le repos avant l'effort, la beauté sans la laideur, le Bien sans le Mal, la Joie sans la Douleur, le Mieux sans le Pire; non plus, le Parfait avant l'Imparfait, ni le suprême et entier Bonheur avant le bonheur partiel, donc limité et borné par la peine. Car ce sont là des modulations de l'idée, corrélatives et inévitables. J'ai

donc eu raison de dire que les êtres et les choses ne sont que des idées *antagonistes*, et que l'univers n'est qu'un tableau mouvant d'*abstractions*. L'Esprit! L'Esprit! Lui seul est; il engendre et contient tout; tout est lui, par lui, en lui.

= (C'est le philosophe Royer-Collard qui, comme il suit, disserte sur l'Espace et le Temps :) « La notion de l'Espace est actuellement dans notre intelligence. Nous ne pouvons remonter par la mémoire à une époque où elle n'y était point présente. Il nous est impossible de concevoir rien hors de l'Espace. Nous sommes forcés de concevoir l'Espace comme infini, mais nous ne pouvons que le concevoir. L'Espace est conçu comme éternel et indestructible. C'est une notion nécessaire qui nous impose une croyance absolue. Mais, cette notion ne dérive pas de l'expérience; nul de nous n'a vu l'Infini, non plus du raisonnement, car, où en est le principe? Il faut donc la rapporter à une loi spéciale et fondamentale de notre intelligence. Il ne faut pas confondre l'Espace avec l'ordre et la situation des corps, ainsi que fit Leibniz; ni le regarder comme un attribut de Dieu, comme a fait Clarke. Si l'Espace était un attribut de Dieu, aucune pensée humaine ne les aurait séparés, et l'esprit passerait de l'un à l'autre, comme il passe de la Modification à la Substance. Donc, l'Espace est distinct du Corps et de Dieu; il est aussi, distinct de notre esprit; il existe en lui-même.

« Pour rendre compte de la notion de la Durée, il faut distinguer la durée contingente et la durée absolue. La notion de la première est due à la mémoire, dont l'objet est une chose passée. On ne peut concevoir une chose passée sans concevoir la durée du Moi, entre cette chose et le moment présent. La notion de la Durée ne vient pas de la notion de succession, car la possibilité de la succession présuppose la Durée. Elle ne vient pas non plus, de la notion de Mouvement; car la notion de Mouvement implique déjà celle de la Durée.

Nous n'aurions pas la notion de la durée, sans la Mémoire. Par induction, nous concevons que toute chose dure, comme nous durons nous-mêmes. Quand on dit que les choses extérieures durent, on veut dire qu'elles co-existent à tous les moments de notre propre durée. Nous seuls, nous réalisons, nous localisons, en quelque sorte, la Durée observable, comme les corps seuls, réalisent l'Espace et, de même que, pour nous, la mesure de l'Étendue ne peut être qu'un corps étendu, de même, la mesure de la Durée ne se rencontre que dans cette fraction de la durée universelle qui nous est accordée et qui s'écoule en nous. En un mot, la Durée observable ne sort jamais du Moi, pas plus que l'Étendue observable n'y peut entrer. Le Mouvement volontaire nous donne une mesure exacte de la Durée, parce que l'activité de l'âme y est plus marquée que partout ailleurs, et que la seule durée que nous mesurons est celle de l'activité de l'âme. La Mémoire nous atteste que chaque effort volontaire simple est d'égale durée; or, comme chaque effort peut se traduire, au dehors, par un pas, soit par un mouvement, en conséquence, par une portion d'étendue, nous avons des parties d'étendue qui sont entre elles, comme les durées de nos efforts volontaires; et, si nous sommes sûrs de l'uniformité de ces durées, nous pouvons appliquer la mesure de l'étendue parcourue, à la mesure de la durée écoulée. Ainsi, les oscillations du pendule nous servent à mesurer la durée du jour. L'homme est incapable de mesurer la Durée, sans la traduire au dehors, par une Étendue; et non plus, de mesurer l'Étendue sans la Durée. Car, pour mesurer, il faut compter; donc, il faut durer; c'est le Temps qui est le Père du Nombre.

« A l'occasion de notre durée, nous concevons la durée des choses contingentes hors de nous; puis encore, une durée indépendante de nous et des choses matérielles; une durée invariable, illimitée, éternelle,

universelle, nécessaire. Ces deux autres durées ne sont pas déduites de la mienne; elles me sont données à son occasion. Elles ne sont pas non plus des abstractions réalisées, car une abstraction réalisée, c'est une qualité remise dans son sujet. Si la durée d'autrui est l'abstraction de ma durée réalisée, qu'en résultera-t-il? L'abstraction de ma durée étant la durée réalisée ou remise dans son sujet, elle donnera mon Moi durant, et non pas la durée d'autrui. S'il n'y a, au dehors de moi, que ma durée réalisée, rien au dehors de moi n'a une durée qui lui soit propre, et le monde est une chimère. Mon père ne dure pas, c'est ma durée que je vois dans ce que j'appelle la sienne, et c'est ici le fils qui engendre le père. La durée d'autrui n'est donc pas une abstraction de la mienne, et la Durée absolue n'est donc pas abstraite de la mienne, ni de celle des autres choses; elle en est indépendante. Selon Condillac il n'y a que des durées relatives, et ce qui est un millier de siècles pour les uns peut, non pas seulement en apparence, mais réellement, et en soi, n'être qu'un instant pour les autres. Si on peut mettre un siècle dans un instant, on peut mettre Paris dans une bouteille. Nous pouvons nous tromper sur la mesure de la Durée et de l'Étendue, mais nous concevons l'une et l'autre comme invariables en elles-mêmes. L'Espace et le Temps deviennent pour nous, indépendants des objets qui les introduisent dans notre pensée. Ils ne peuvent être supposés anéantis, quoique l'objet qu'on a touché, ou dont on se souvient le soit. Ils deviennent universels et immuables. Nous ignorons ce que sont le Temps et l'Espace, mais nous les regardons comme indépendants de notre pensée. Le Temps et l'Espace sont infinis, et non pas seulement indéfinis. L'Indéfini peut avoir des limites, dont on fait momentanément abstraction, et ces limites, on peut les déplacer toujours, sans jamais les faire disparaître; tandis que l'Infini est ce dont on affirme que les limites ne peuvent être ni atteintes ni conçues.»



(Ici l'auteur du Mentalisme parle :) Je viens, crois-je, de faire connaissance avec l'un des plus puissants esprits de la France, avec l'un des plus alertes dialecticiens du monde. Sa force de pénétration est irrésistible; sa langue est de toute beauté; son caractère, sa vie furent d'accord avec l'élévation superbe de sa raison. Sa renommée, cependant, est loin d'être au degré qu'une telle individualité mériterait! C'est une de ces injustices dont notre pays est, hélas! coutumier; elle me navre et, devant cette haute et majestueuse figure, je m'incline dans un sentiment de respect immense; la conscience de ma médiocrité seule me retient d'y mêler un éloge qui, malgré l'ardent accent de mon admiration, resterait indigne de celui qui en serait l'objet. Ceci, toutefois, me laisse l'humble droit d'exprimer ma tristesse devant la terne gloire qui vacille autour de ce front, alors que les plus éclatants rayons devraient le ceindre et le sacrer! Mais la France ne gorge que ses cabotins et ses saltimbanques!

Est-ce à dire que Royer-Collard, sur les principes de Causalité, de Substance, d'Étendue et d'Éternité, ait produit des théories susceptibles de m'amener à changer d'avis et à renier les miennes? Il n'en est rien, on va le voir. Mais, je constate que ses argumentations sont d'une extraordinaire énergie, et qu'une telle et si mâle vigueur l'aurait dû conduire infailliblement à la Vérité, si, selon sa propre parole, il eût pu posséder, au lieu de la Foi qui croit, la Foi qui voit. Il a raisonné; il n'a point senti; il a calculé, il n'a point vu. Pour distinguer nettement l'Absolu, il suffira de modifier légèrement ses procédés.

Fixons les points essentiels et suprêmes de la Métaphysique.

*Sur le Principe du Temps.* Royer-Collard dit que la durée observable, c'est-à-dire la durée contingente, ne sort jamais du Moi, où elle naît, où elle demeure; que la seule durée que nous mesurons, est celle de l'acti-

tivité de l'âme; qu'à l'occasion de notre propre durée, nous concevons la durée des choses contingentes hors de nous; puis, en outre, une durée, indépendante de nous et des choses, soit : la durée, absolue, éternelle, nécessaire, indépendante de notre pensée et infinie.

*Sur la notion du Lieu.* Royer-Collard dit qu'une telle notion est une loi, spéciale et primitive, de notre intelligence; qu'il nous est impossible de concevoir rien hors de l'Espace; que nous sommes forcés de concevoir l'Espace comme infini, comme éternel et comme indestructible; que l'Espace n'est point un attribut de Dieu; qu'il est distinct des corps sensibles, et, pareillement, distinct de Dieu; enfin, qu'il est indépendant de notre esprit et qu'il existe en soi-même.

*Et sur les deux notions réunies.* Royer-Collard observe que l'Homme est incapable de mesurer la Durée, sans la traduire, au dehors, par une Étendue; et incapable de mesurer l'Étendue sans la Durée; d'où, c'est le Temps qui est le père du nombre.

Il résulterait de ceci que l'Espace, distinct des Corps et de Dieu, et infini, serait :

1° Le contenant des Corps. Ceci ne souffre aucune difficulté.

2° Ou le contenant, ou le contenu, de Dieu.

Ici, la question se corse. L'Espace peut-il être le contenu de Dieu? Non, car Royer-Collard tient l'Espace pour infini; or, un infini ne peut pas être contenu; donc, l'Espace est contenant; mais, dès lors, voici que Dieu est contenu dans l'espace. Or, Dieu lui-même ne peut être conçu que comme infini, sous peine de n'être pas Dieu; en conséquence, l'Espace infini, et Dieu infini, ne se contiennent ni l'un ni l'autre; le mieux qu'on puisse dire, c'est donc qu'ils se confondent et ne font qu'un.

D'autre part, l'Espace est, par Royer-Collard, tenu comme Éternel. Or, comme Dieu lui-même ne peut, également, être conçu que comme Éternel, sous peine de

n'être pas Dieu, voici encore, que, du point de vue de la Durée, Dieu et l'Espace se confondent et ne font qu'un.

Donc, on peut dire : Dieu est l'Infini, en Étendue et en Durée. Or, deux choses qui se confondent avec une autre, sont évidemment confondues ensemble; donc, l'Étendue infinie, ou Espace, et la Durée infinie, ou Éternité, ne font et ne sont qu'une seule et même chose entre elles, et qu'une seule et même chose avec Dieu. Mais comment?

Occuper l'Éternité, c'est être, c'est vivre, c'est durer.

Occuper l'Espace, c'est être seul, c'est vivre seul. c'est durer seul.

Être Dieu, c'est occuper l'Éternité et l'Espace.

Être Dieu, c'est donc être, éternellement, le seul Être.

Or, dans l'Espace, il semble y avoir d'autres êtres que Dieu; il faut donc qu'il y ait illusion, quelque part.

Nous avons vu que l'Espace et l'Éternité se confondent.

L'Éternité, à coup sûr, est immatérielle.

Or, une chose immatérielle serait distincte d'une autre chose, matérielle. Si donc, l'Espace était matériel, l'Éternité pourrait en être distinguée; mais, comme elle est confondue avec l'Espace, et qu'elle est immatérielle, il faut que l'Espace soit aussi immatériel. Donc, l'Espace et l'Éternité, l'Étendue et la Durée, sont une seule et même chose, *immatérielle*.

Dieu, à son tour, se confond avec cette chose immatérielle, qui est l'Espace-Éternité, ou l'Éternité-Espace, *ad libitum*. Or, Dieu, non plus, n'est pas matériel, puisque sinon, l'expérience nous montrerait en lui, des solutions de continuité, et que, en outre, cette unification serait impossible.

Enfin, l'Espace étant reconnu immatériel, les Corps qui semblent y être, et qui sont essentiellement faits d'étendue, sont forcément aussi immatériels. *En résumé, tout est immatériel.*

Insistons sur ces points fondamentaux :

L'Éternité n'est assurément pas une matière, au sens admis, c'est-à-dire une substance corporelle tombant sous l'action de nos sens, c'est-à-dire, encore ou tangible, ou visible, ou douée de goût, de saveur, d'odeur, ou de pesanteur. C'est donc, une Conception mentale, une chose de l'ordre des intelligibles, une Vérité.

L'Espace (ne pas confondre avec l'air) est, de même, en dehors des conditions qui caractérisent la matière, au sens où nous prenons celle-ci. Il n'est perceptible ni à l'aide de la vue, ni à l'aide du tact, ni à l'aide du goût, ni par le moyen de l'ouïe ou de l'odorat; il n'est doué d'aucune des propriétés qui le rendraient autrement appréciable, telles que : pesanteur, chaleur, mouvement, etc. C'est donc encore, une chose de l'ordre des intelligibles, une Conception, une Vérité. Dieu n'est point, non plus Matière. A la raison qui en a été ci-devant donnée, j'ajoute : qu'étant éternel et infini, Dieu eût, s'il eût été Matière corporelle et tangible, rempli l'Espace d'une manière étendue, mais sans nulle limite; or, par définition, une chose sans limite, donc sans forme, ne peut pas être corporelle. Il est donc un Être immatériel. Il ne peut, non plus, être de l'ordre des intelligibles, car étant le seul Être (v. *suprà*) aucun autre esprit ne peut le concevoir, ni le connaître; donc, il n'est pour personne, un intelligible. Il est donc l'Esprit pur, unique, infini, éternel, Celui qui seul pense et connaît, la Seule Intelligence de laquelle procèdent toutes les Conceptions, notamment l'Espace et la Durée *purs concepts*.

Ainsi, l'Étendue et le Temps, ou mieux, puisque nous en avons opéré déjà la fusion, la Durée-Espace est une chose idéale, et Dieu est l'être idéant. La Durée-Espace est une chose conçue, *une idée*; Dieu est l'être Concevant, la Pensée source de l'idée. La Durée-Espace est une vérité; Dieu est l'Esprit pur, père des vérités.

Or, Dieu concevant la Durée-Étendue dans son infinité, l'a conçue, d'autre part, forcément divisible; ce

qui, pour les parties et par elles, a donné naissance aux fractions, toujours idéales, qui sont : le Lieu et le Temps ; celui-ci division idéale de l'Éternité ; celui-là division idéale de l'Étendue. *Ainsi, l'Étendue et le Temps n'existent que dans la Pensée divine.*

Il en résulte que les prétendus corps, qui semblent exister dans l'Espace, et qui sont des fractions de l'Étendue, et que leurs prétendues durées qui sont des fractions du Temps, soit, dans les deux cas, des finis de l'infini, des déterminés de l'indéterminé, ne sont que des choses idéales, de pures idées de Dieu, seul Être et seule Intelligence qui soit.

Quant au *Mouvement*, ce n'est plus également qu'une fiction idéale, et que la combinaison mentale des idées.

Et voici que le Monde matériel et sensible, disparaissant, il ne reste que Dieu, l'Esprit pur, dont ainsi, je démontre l'existence, par le procédé le plus radicalement victorieux qui puisse se voir, soit par l'effacement et l'anéantissement de tout le reste, à quoi Pères de l'Église et Savants, théologiens et athées accordaient une réalité matérielle, et qui maintenant se réduit à une impression de songe.

D'où, nous, fractions idéales de la Durée-Espace, nous n'avons conscience de quoi que ce soit, que par notre participation à l'Intelligence Une et Divine.

Et ainsi, je confirme, affirme, et maintiens ma Doctrine, à savoir :

Que l'Univers n'est qu'un total d'abstractions réalisées, c'est-à-dire de quantités-qualités mentales qui n'existent que dans l'unique Sujet ; et que les êtres et les choses ne sont que des idées, vivantes, passantes, successives, croyant être, buvant, à même l'Illusion originaire, toutes les illusions, et n'existant, en fait, que dans l'Intelligence infinie de Dieu, qui procure à toutes : la croyance de la vie, du mouvement, de l'action, de l'individualité, de la liberté, de la durée et de l'étendue, parce que son Intelligence Créatrice conçoit

la vie, le mouvement, la distinction et le conflit de l'éternelle et inépuisable série de ses idées.

Nos sensations ne sont que celles de Dieu; nos pensées, de même, nos actes que l'ombre des pensées divines, etc.

Tout se passe en Dieu, dans son entendement, et la Vie éternelle n'est que le développement de son éternelle activité mentale. Dieu pense l'univers, et l'univers apparaît, comme un décor de songe. Dieu prononce et parle ses idées; celles-ci passent en des Paroles et deviennent des Mots divins, qui sont aussitôt des êtres; c'est là le profond symbole du Verbe, ou Logos, créateur.

Évangile selon saint Jean :

« Verset 1. La Parole était au commencement; la Parole était avec Dieu; et cette Parole était Dieu. »

« Verset 3. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. »

« Verset 4. C'est en elle qu'était la Vie. »

« Verset 10. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle; mais le monde ne l'a pas connue. »

« Verset 14. Et la Parole a été faite chair. »

Mais, la création divine n'est point matérielle, elle est purement idéale. C'est une Spiration miraculeuse, Dieu étant la Puissance unique et éternellement spirante.

Ainsi le Phénoménisme universel est la manifestation progressive et calculée de la Science infinie de Dieu. Nous croyons voir des astres, dans l'Étendue, des soleils, des planètes, des étoiles; et sur notre Terre, des montagnes, des forêts, des cités et des mers. Il n'y a ni astres, ni soleils, ni lunes, ni constellations, ni monts, ni forêts, ni villes, ni océans. Ce ne sont que des participations, de notre part, au phénoménal miracle subjectif de Dieu; rien n'est, tout semble être. Mais, je le dis une fois pour toutes, tout se passe comme si soleils, planètes, étoiles, montagnes, fleuves, cités, foules et

océans existaient matériellement et réellement. La matière n'est qu'un mot; tout est esprit; tout est abstrait et subjectif; nous pensons nos visions et nos sensations, en Dieu, et de par Dieu.

Pour conclure, Dieu pense tout; tout ce qu'il pense, croit être. En réalité, ce qu'il pense, n'est que pensé. Mais, comme chaque chose pensée est pensée avec les qualités, aptitudes, sensibilités, et propriétés qui lui siéent, il en résulte l'universel mirage des Rapports des êtres et des choses, de leurs Genres et de leurs Espèces; du Temps, du Mouvement et de l'Étendue; l'universelle et interminable progression des phénomènes conçus.

Ainsi, le Monde, les Astres, l'Espace, les Villes, les Royaumes, les Guerres, les Messies; en un mot, l'Univers, et la Vie, et la Mort sont purement imaginaires, voilà l'Hallucination véridique et logique enfantée par l'éternelle Intelligence active qu'est Dieu!

Conséquemment, le contingent, le relatif, le multiple, le temporaire, ne sont que de vaines apparences; il n'y a que l'Unité absolue. Le Temps et l'Espace ne sont pas; il n'y a que l'Éternité et que l'Infinité de l'entendement divin: et ce sont une seule et même unité; d'où, tout est éternel et éternellement présent dans l'Intelligence divine et dans l'Éternité.

La Nature, l'Univers, les Éléments n'existent pas; il n'y a que la Pensée de Dieu, et, dans cette Pensée il y a les idées innombrables, la race pullulante des Possibilités sans borne, d'abord indéterminées, confuses; ensuite déterminées, précisées; apparaissant, dès lors, dans la subjectivité divine, comme des réels, comme des actuels, et ce, dans l'ordre que la Logique exige et commande.

En conséquence :

Tout est faux sur le plan matériel; tout est vrai sur le plan idéal et spirituel.

Pour percevoir la Vérité intégrale, autrement dit,

pour saisir Dieu, car il est la Vérité éternelle et universelle, il fallait enlever de sa face, les trois masques, tissus magiques et voiles de fée, dont il l'avait couverte; il fallait dissiper les trois illusions de l'Espace, du Temps et du Mouvement, qui donnaient trompeusement toute valeur au Relatif, aux dépens de l'Absolu.

L'Univers est le continu ruissellement des idées et des desseins de Dieu. A chacune de ses idées, pour la préciser et la personnifier, Dieu donne une forme et un rôle, par distinction des formes et des rôles des autres. En ce fleuve immense et intarissable des Conceptions, il en est de Générales, et par suite, de Particulières. Celles-là génèrent les Universaux, celles-ci en extraient les Individuels.

Chaque Conception, en vertu de la loi d'association et de succession des Idées, contient en soi, en germe, c'est-à-dire en Puissance, les idées auxiliaires, corrélatives, connexes, accessoires, complémentaires et subsidiaires, qui constituent la série de ses dérivés et de ses conséquences, selon la force impérative de la déduction logique; et vis-à-vis de chaque Concept surgit obligatoirement le Concept contraire, lui-même escorté de la lignée profonde de ses modes secondaires et de ses conséquences rationnelles.

La matière, c'est l'abstrait, l'infini, l'universel, l'empuissance. Et le Corporel, c'est le concret, le fini, le particulier, l'en-acte. Mais, tout cela est d'ordre spirituel exclusivement.

Chaque idée passe de l'état de « en puissance », à l'état de « en acte » et prend, alors, place dans la phénoménalité idéale, où, successivement, le Réalisable se réalise; le Concevable et le Possible deviennent actes et deviennent faits. Et c'est ce que nous nommons, à tort, l'Existence; car, rien n'est extérieur à Dieu; aucun de ces actes, aucun de ces faits ne sort, ne s'évade de l'Intellect de Dieu, où tout demeure et s'accomplit, dans une prodigieuse féerie subjective! Fait est syno-



nyme d'effet; c'est le phénomène survenant, l'impression se produisant, lorsque la Cause est en acte, c'est-à-dire en fonction. C'est l'accomplissement du dessein, du projet, c'est la réalisation de l'idée, jusque là en suspens, en puissance. A l'expectation succède l'exécution, l'effectuation, et ceci est le Fait. Or, la Cause étant la Pensée, l'Effet est immatériel; noumènes et phénomènes sont donc d'ordre purement abstrait, spirituel, mental et subjectif. Dieu pense l'Univers, les choses, les êtres, les phases et les événements; il réalise le tout; il parle! et sa Parole, son Verbe, en précisant les idées, crée le Monde; nous sommes ses mots vivants. Cette Création est perpétuelle, et éternelle, et instantanée! Et, logiquement, elle est progressive et ascensionnelle, et immobile! L'Océan s'agite sans bouger.

Tel est Dieu; l'Imaginant.

Tel est le Monde; l'Imaginé.

Le Penseur et le Pensé! Bref, comme j'ai déjà dit: pur rêve divin, grandiose, sublime, affolant!

Donc, les causes et les effets physiques s'évanouissent, et, avec eux, l'indépendance de la Science positive, qui n'est plus que l'écho, dans l'intellect humain, de la Pensée de Dieu, soit donc un simple phénomène intellectuel.

La Matière n'est rien non plus que la Virtualité imprécise, que la Vérité non formulée, que le Processus de la Mentalité, que la Trame des Concepts et des Idées.

L'Univers, comme la Vie, c'est de la Littérature.

Tout s'envole en fumée, et la Morale, la première, s'échappe et se dissipe à notre approche, comme une page écrite avec des lettres de brouillard. Il ne reste rien que des Concepts, des êtres de raison, des choses purement verbales?

Et, cependant, comme ces existences idéales ont en elles toutes les sensations de la réalité, de par la toute-puissance imaginative de Dieu, il faut, sur le plan du

temps, les traiter comme des matérialités, et leur laisser attachées les qualités et propriétés qu'elles ont en fait, du moment qu'elles les pensent.

Et voici que, par un dernier miracle, tout, à peu près, se rétablit, sur le plan du fictif et du multiple. Et dans le domaine du mental, de l'inexistant, voici, en définitive, que triomphent les idées du réel, du sensible, et du vivant. D'où tout ce qui a trait à la Morale, se ravive, et, avec elle, tout le reste, ou peu s'en faut : libre-arbitre, volonté, liberté, conscience, jugement, politique, altruisme, charité, vertu, science et philosophie. Mais, tout cela, ne l'oublions pas, est un mirage en partie double : faux sur le fond réel de la métaphysique ; vrai en apparence sur l'horizon trompeur du monde physique. Les êtres sont les idées de Dieu, qui jouent un rôle ; ils le jouent avec conviction, d'une manière sérieuse, et comme si cela était vrai pour de bon ; voilà la Vie. Nous sommes, bien qu'au sein de l'absolu, du relatif noyé dans du relatif ; il faut nous en accommoder.

De l'infinité des Conceptions découle l'infinité des Sensations. Cela résume et constitue le Monde intelligible et le Monde sensible, double idéalité que, dans son Unité supérieure, crée et confond l'Esprit pur, soit Dieu. Tel est donc le dernier mot de la Philosophie, et c'est le *Mentalisme absolu*.

Et, lorsque, sur le plan de l'Univers imaginaire et visible, je rétablis, soudain, les relations entre les êtres et les choses, encore bien que ces êtres et ces choses n'aient point de matérielle réalité, je suis dans la voie de la Raison. Car, effectivement que nous voyions Dieu dans tout, ou tout dans Dieu, peu importe, nous sommes bien (dans la relativité du monde) des Rapports et des Phénomènes. Or, que ce Monde soit fictif ou qu'il soit réel, rien n'y fait, nous n'en pouvons pas sortir. Dans l'un comme dans l'autre cas, force nous est donc de subir ses nécessités et de nous y organiser

le mieux possible, en usant de la Liberté dont le créateur nous a donné la douce illusion ! Je rends, sur la terre, son empire au gros sens commun.

Et la Métaphysique, à tout jamais ceinte du souverain diadème, sera loin, néanmoins, de paralyser l'effort des Sciences positives. Elle excitera, au contraire, leur zèle et leur activité ; elle les groupera en un faisceau harmonique, leur donnera une puissante unité, et leur assignera, finalement, pour but commun, d'adoucir, d'améliorer et d'embellir le sort de tous les êtres, d'accord avec les volontés et les desseins éternels.

M. Jules Simon, dans son livre *La Religion Naturelle*, a aussi abordé et creusé le problème du Temps et de l'Espace, de la manière ci-après :

« Nous espérons établir que Dieu existe en dehors du Temps et de l'Espace, en prouvant que le Temps et l'Espace n'ont aucune réalité substantielle, et ne sont que l'ordre des relations des êtres, des finis entre eux.

« L'Espace est le contenant des corps, mais, il n'est sensible à aucun de nos sens.

« Dans ce monde, il n'y a que trois manières d'être quelque chose : on est une substance, ou une qualité, ou un rapport. En d'autres termes, nous concevons des individus, les qualités de ces individus, et les rapports, entre eux, des individus et des qualités.

« L'Espace doit donc être : ou un Individu, ou une Qualité, ou un Rapport ; or, un individu est un esprit, ou un corps ; l'Espace n'est ni corps, ni esprit. Un individu a des qualités : l'Espace n'en a pas et ne peut pas en avoir. Ainsi, ce n'est pas un individu, une substance.

« Est-ce une qualité ? Ce n'est pas une qualité spirituelle, assurément. Et comment serait-ce une qualité corporelle, puisque nous avons vu qu'il ne tombe sous aucun de nos sens ?

« Il reste que l'Espace soit un Rapport, ou qu'il ne soit rien. Et, en effet, l'Espace est un rapport, et n'est que cela. »

Leibniz a, aussi, fait le procès du Temps et de l'Espace, de la manière suivante :

« 1<sup>o</sup> Supposons, pour un moment, que l'Espace existe et que Dieu ait placé le monde dans un coin de cet espace. Cela serait contre le principe de Raison suffisante, car l'Espace étant, partout, semblable à lui-même, Dieu n'aurait pu avoir aucune raison de le mettre là plutôt qu'ailleurs.

« 2<sup>o</sup> L'hypothèse même de l'existence de l'Espace est absurde, en vertu du principe des Indiscernables.

« Car, les parties de l'Espace étant, par définition, semblables entre elles, il faudrait supposer que Dieu a fait deux choses absolument pareilles, ce qui est absurde : Dieu ne peut agir pour rien. »

La conclusion de Leibniz est que l'Espace est l'ordre des coexistences, comme le Temps est l'ordre des successions.

Et M. Jules Simon reprend :

« S'il n'y avait pas de corps, que serait l'Espace? Il ne serait rien. Il serait simplement possible parce que les Corps eux-mêmes seraient possibles. Il ne devient réel que quand les corps sont produits, parce qu'il n'existe que relativement aux corps, et qu'il n'est qu'un rapport entre les corps. »

(L'auteur du Mentalisme, ici, prend la parole :) Jules Simon n'a eu qu'une vision confuse du Problème. Il dit que l'Espace ne tombe sous aucun de nos sens. Or, on pouvait lui répliquer qu'il semblait tomber sous le sens de la vue; et il fallait résoudre l'objection. Il dit que l'Espace ne devient réel qu'après que les corps sont produits. Or, on lui représentera que les corps ne peuvent être produits et placés près, ou loin, dessus, ou dessous, les uns des autres, qu'à la condition *sine qua non* que l'Espace existe avant eux et les reçoive. Jules Simon a donc tourné vicieusement autour de la difficulté. Il a, vaguement, vu que l'Espace n'était rien autre chose qu'un Rapport entre les Corps, mais, comme

il tenait les corps pour réels, la matière pour réelle, il s'ensuivait qu'il redonnait aussitôt l'attribut de la réalité matérielle, à l'Espace. Il n'a pas vu que, déclarant que l'Espace était irréel, la logique n'exigeait rien de moins que cette petite et formidable déduction : que les Corps, eux aussi, étaient fictifs et irréels. Il n'est pas allé jusque là, alors il est resté à cheval sur une opinion qui n'avait que les apparences de l'exactitude, et qui était, très complètement, une absurdité philosophique.

Les mêmes réflexions, continue Jules Simon, s'appliqueraient au Temps.

« Si tout était immobile, il n'y aurait pas de Temps. Si tout se mouvait, à la fois, dans le même ordre, il n'y aurait pas encore de Temps. Mais, qu'une seule chose se meuve, une autre restant immobile, alors le Temps existe.

« Et, même, nous nous exprimons mal, en supposant un seul mouvement uniforme; sans comparaison, et, par conséquent, sans dualité, il n'y a ni grandeur, ni mouvement, ni Temps, ni Espace. »

« Le Temps et l'Espace, considérés indépendamment des Corps, ne sont que les deux formes du Vide, ou, disons mieux, c'est un pur néant. »

(L'auteur du Mentalisme reprend :) Il fallait répondre à M. Jules Simon : mais ce pur néant que vous dites, voilà cependant qu'il existe rétroactivement, dès qu'un corps, dès que le moindre corps apparaît ! Quelle étrangeté ! C'est donc le Relatif qui créerait l'Absolu ; le Contingent qui créerait le Nécessaire ; le Plus Petit qui créerait le Plus Grand ? Ces conséquences, d'une manifeste absurdité, impliquent l'absurdité philosophique de la thèse.

Et M. Jules Simon continue de nouveau :

« Le Temps et l'Espace ont une parenté étroite. Ce sont les deux dimensions d'une même idée. Ce qui engendre l'Espace, c'est l'étendue ; ce qui engendre le Temps, c'est le mouvement. Donc, l'un et l'autre sont

engendrés par la dualité, car l'étendue et le mouvement sont compris dans ce terme commun : Dualité, qui est la forme la plus simple de la Multiplicité ou Pluralité. »

(L'auteur du Mentalisme reprend :) M. Jules Simon marchait, dans ce problème, avec un pied sur le trottoir de la Métaphysique, et l'autre pied dans le ruisseau de la Physique. Ce qu'il y a de commun à l'Espace et au Temps, c'est le Mouvement. L'Étendue se traduit par une ligne; or, une ligne, c'est un point qui voyage, qui se meut, qui se déplace. Le Temps, c'est une succession de moments, donc un mouvement de moments. En d'autres termes, l'Étendue est un mouvement de points; le Temps est un mouvement de moments. Si le Mouvement est réel, l'Espace et le Temps sont réels; *a contrario*, si l'Espace et le Temps sont irréels et fictifs, il s'ensuit que le Mouvement, sous ses deux aspects, est de même irréel et fictif. Voilà ce qu'il fallait dire et ce que M. Jules Simon n'a pas dit; car il tenait le Mouvement pour réel, autant dire qu'il tenait le fil pour réel, et l'étoffe tissée avec ce fil, pour irréal, ce qui n'est pas le maximum de la Logique. D'où : Espace, Temps, Mouvement sont intimement liés; aucun d'eux ne peut être réel, pendant que les autres seraient irréels; ils sont tous les trois, et ensemble, réels, ou irréels; et la démonstration de leur réalité, ou de leur irréalité, entraîne forcément la preuve de la réalité ou de l'irréalité de tous les corps, de tout ce qui frappe nos sens, de tout l'Univers sensible; or, ils sont irréels.

Cela a de bien énormes conséquences, celle-ci, notamment : 1° la confusion des Matérialistes-athées (car il y avait des Matérialistes-déistes, les chrétiens, Pascal, par exemple). Ces athées soutenaient l'existence exclusive de la Matière visible, sensible, tangible et réelle. Or, cette Matière tant choyée n'existe pas; tout se passe *comme si* les Corps, l'Espace, le Temps, la Force et le Mouvement existaient; mais, c'est purement une

phénoménalité spirituelle et idéale, logique et mathématique. Donc, plus de Matière, plus de Matérialistes. Cette doctrine détruit, également, tous les charlatanismes, entre autres celui des Occultistes, qui se vantaient de manier à leur gré les forces de la Nature ! Les forces de la Nature, il n'y en a pas. 2° La preuve la plus belle, la plus grande, la plus irréfutable, la seule bonne, et la plus inattendue de l'existence de Dieu. En effet, il s'ensuit que Dieu seul existe ; que, seule, sa Pensée, crée, contient, développe la Phénoménalité miraculeuse et idéale qui constitue l'Univers apparent. Alors, c'est Dieu qui existe exclusivement, et le Monde sensible est détruit, anéanti, en tant que matériel. C'est la fin du Monde que j'avais promise ; c'est l'exaltation de Dieu que j'avais annoncée, par ma doctrine du Mentalisme Absolu et Relatif.

Dans la suite de son argumentation, trop longue pour que nous la rapportions *in extenso*, M. Jules Simon change constamment la signification du mot Infini. Il en fait tantôt le synonyme de Parfait, tantôt le synonyme de Imparfait, et tantôt, enfin, le synonyme de Illimité.

Pour les Grecs, Infini voulait dire inachevé, non fini ; donc, était synonyme d'imparfait ; voilà ce que j'ai senti, pénétré et établi, en étudiant Platon et Aristote. Ici, et pour nous, Français et modernes, le mot infini a une acception précise, dont il ne faut pas dévier, et qu'il faut avoir toujours présente à l'esprit ; il signifie : l'Immensité, l'Illimité, le Sans-Fin. Or, là encore, pour peu qu'on creuse l'idée, on voit que le terme ne s'accorde guère avec celle de Perfection. Le Parfait comporte un sens de définitif et d'immuable qui en fait une chose immobile et fixe, à l'abri de tout changement ; tandis que le Sans-Fin implique vaguement un mouvement continu et éternel, la sensation d'une chose qui voyage, qui marche, qui s'avance toujours, et sans cesse, vers un but qui, lui, recule toujours et sans cesse sur la ligne inépuisable et interminable de l'infini.

Ceci dit, revenons à M. Jules Simon, qui parle ainsi :  
« Concédon, momentanément, que l'Espace soit une réalité. Mais alors, l'esprit ne peut le concevoir que comme divisible. Tout ce qui est étendu est divisible. Que serait une étendue, un espace indivisible? Ce ne serait plus une étendue; ce serait un point, un atome. Donc, l'Espace a, nécessairement et inévitablement, pour caractère d'être divisible. Mais, d'autre part, l'Infini est une seule unité, à laquelle rien ne peut être ajouté ni retranché; donc, ce qui est infini est nécessairement indivisible. »

« Alors, si d'un côté ce qui est Espace ou étendue est nécessairement divisible; et si, d'autre côté, ce qui est Infini est nécessairement indivisible, on arrive, en prononçant ces mots : Espace infini, à dire quelque chose d'aussi insensé que si l'on disait : le Divisible indivisible. Et rien de plus facile que de répéter ce raisonnement en ce qui est du Temps. »

(L'auteur du Mentalisme reprend :) Je vais faire ce que M. Jules Simon aurait dû faire et ce qu'il n'a pas fait : préciser la signification des mots. Le Divisible est ce dont les parties, divisées, peuvent être désunies, disjointes, écartées les unes des autres, transportées. Or, ceci ne peut pas avoir lieu pour l'Espace sans fin; donc il est indivisible. Mais, on y peut faire et concevoir des divisions, des parties, des compartiments; c'est même ce que font constamment les objets; ils occupent une partie de l'Espace. Ainsi, et pareillement, dans mon cartonier qui est une unité, il y a des compartiments inséparables. Ainsi, néanmoins, mon cartonier est divisé; ainsi l'Espace est divisé, donc il est divisible mais en des parties *non séparables*. Or ce qui est matériel est toujours sécable, divisible en parties, en fragments séparables. D'où, puisque l'Espace est indivisible ou n'est divisible qu'en parties non séparables, on voit qu'il diffère absolument de ce qui est matériel. Conclusion : l'Espace est immatériel, soit idéal. C. Q. F. D.



Le même raisonnement est bien plus facile encore pour le Temps, qui par suite est de même purement idéal. En effet, l'Heure vraie n'existe nulle part; elle varie au fur et à mesure qu'on se déplace sur la rotondité de la Terre. De même, les Calendriers, la division et la durée du Temps, des jours, des mois, des années diffèrent selon les pays sur ce globe; et encore, selon et sur chaque globe, dans l'Espace, etc. Pareillement, ces conclusions peuvent être transportées à l'autre extrémité du problème, où alors, nous verrons que la définition scientifique des Atomes les exclut absolument de la classe des choses matérielles et que, par la voix de la science, elle-même, le résidu ultime, ou l'embryon originaire de la Matière, est proclamé immatériel.

Cela étant, quand nous voyons que l'infiniment grand (l'Espace) est immatériel, et que l'infiniment petit (l'Atome) l'est aussi, ne serait-ce pas le comble de l'illogisme que de soutenir que le Moyen, formé de l'un, et contenu dans l'autre, n'est pas de même nature?

Donc, tout est IMMATÉRIEL.

### Note n° 5

#### L'INFINIE PERFECTION

*Extrait du « Pur Esprit »*

Dieu n'est point, exclusivement, sensible, ni compatissant, ni bienveillant, ni miséricordieux, ni bon, ni aimable, ni tout ce qu'on s'est plu à dire; bref, il n'a point que les qualités morales qu'on s'évertue depuis tant de siècles à lui attribuer.

Dieu est simplement l'Intelligence parfaite, suprême, infinie. (Voir mon livre *Dieu*, où j'avais déjà, et vraiment d'inspiration, si fortement indiqué quel genre de perfection se trouve en Dieu.)

Du fait de l'infinité de cette intelligence, il suit que Dieu conçoit tout, soit l'omnitude des Possibles. Il est

le Penseur, l'unique penseur, le libre-penseur, pourrait-on dire avec une pointe d'humour, si l'on ne devait se retenir devant cette autre et dominante vision : que Dieu obéit aux lois de la Raison. Les qualités intellectuelles sont en lui, sans bornes, et par là même il conçoit aussi nettement l'immoral que le moral, c'est-à-dire tous les contraires; donc, le mal et le bien, dans tous les ordres : vertus et vices, qualités et défauts, laideurs et beautés, etc.; en un mot, le moins et le plus dans chaque ligne de concepts. Il ne conçoit point cette infinité des Possibles, avec indifférence, toutefois, encore bien que cela serait à première vue plausible. Il la conçoit par nécessité, par l'obligation inhérente à l'infinitude de son intelligence, qui implique, forcément, l'infinitude des concepts, la multitude des idées, sans aucune exception, sous peine de lacune, soit de faiblesse.

Car, s'il ne concevait pas l'infinité des Possibles, pour tel motif que ce fût, tel par exemple que la prétendue horreur du mal qu'on a supposée en lui, Dieu laisserait à un autre, homme ou démon, la faculté et la possibilité de concevoir ce qu'il n'aurait pas lui-même conçu conséquemment; il serait, au point de vue intellectuel, fini, borné, puisqu'un autre le compléterait. Cela est inadmissible.

Ainsi, non limitée à des qualités morales qui semblent exclure leurs contraires; qualités morales trop puériles pour l'infinitude de l'intelligence suprême, celle-ci comporte, au degré infini et absolu : la Mathématique, cette logique des Nombres, et la Logique, cette mathématique des Idées. L'Univers, c'est la traduction, en signes visibles, des Penseurs de Dieu et les penseurs de Dieu sont complets; ils embrassent tout.

Dieu est absolument la Raison.

Donc, l'habituelle thèse sur ses qualités morales est ridicule et sans fondement. J'ai eu, dès l'origine, raison de dire que de ce point de vue Dieu est Imparfait;

car sa pensée hybride déroule obligatoirement le Moins et le Plus, le Mal et le Bien, dans chaque direction, sur chacun des rayons innombrables qui partent de lui, comme d'un soleil, de lui, centre universel et éternel. Et chacun de ces rayons a la valeur d'un cône, qui part d'un point infinitésimal et qui ouvre et prolonge, à l'infini, son élargissement sans terme. N'allez pas dire précipitamment que si le Mal est un de ces rayons, et s'il a la forme d'un cône, il s'ensuit que le Mal est appelé à devenir de plus en plus formidable. Prenez patience, et attendez de savoir ce qu'est le Mal.

Dieu est imparfait, ai-je dit, et viens-je de répéter. Mais oui, et cela est indiscutable. Car, lorsqu'on lui attribuait l'infinie perfection, on disait une chose irréfléchie; l'infini en n'importe quel domaine, est par définition, l'inachevable, l'inépuisable, donc *irréalisable*. Ainsi, Dieu lui-même, n'a pas le pouvoir de réaliser l'infinie Perfection; mais il a l'inouïe puissance de la poursuivre éternellement.

Et cela aussi s'applique à l'Espace, qui, par définition étant infini, est par là même et par essence, inachevé, inachevable, *irréalisable*; donc *irréel*, et seulement *idéal* et concevable. \*

La notion d'infini, qu'il s'agisse de l'étendue ou du nombre, ou qu'il s'agisse de la perfection morale, physique, intellectuelle, en un mot, de la Quantité ou de la Qualité, exclut radicalement la possibilité d'un terme de culmination accessible et indépassable. Car, l'Infini, c'est l'interminable, le jamais-fini, l'éternellement interminé!

La Pensée de Dieu parcourt, conçoit et forme dans tous les sens, toutes les nuances, tous les types, toutes les combinaisons et conjugaisons possibles en observant artistement toutes les modalités de Temps, d'Espace, de succession et de corrélation, que l'intelligente conception et entente des choses comportent, que les lois du calcul et de la raison imposent. Il pense donc chacun

des êtres, et de plus, chacun des actes, chacun des faits et gestes de chaque être, dans tous les temps et dans tous les lieux, sur terre et dans les mondes, ici-bas et dans les cieux. Lui seul, agit, pense et fait tout.

Voilà, n'est-ce pas, un Dieu autrement actif et occupé que celui de saint Augustin ! Tout ce qui se passe et se voit, depuis le vibrion jusqu'au colosse, depuis le cocher de fiacre qui allume sa pipe ou sa lanterne, jusqu'à l'Empereur le plus théâtral qui croit présider au sort des contrées ; tout ce qui se passe et se voit dans chaque chose, dans chaque être, dans chaque endroit, à toute minute, dans chaque logis, dans chaque ville, dans chaque royaume, sur la terre, sur tous les astres, dans tous les mondes, au cours de tous les siècles, c'est Dieu, *le vrai Dieu*, que j'ai ainsi révélé, qui le pense et qui le fait. Quel prodige !

La chaîne des pensées de Dieu, voilà la trame des êtres et des choses ; c'est l'unique et propre Substance des mondes. En cette vue, plus d'autre mécanisme, plus d'autre dynamisme que la logique et la mathématique ; plus rien en définitive, que l'Esprit Pur, éternellement actif et pensant.

Tout ce qui est possible, est pour Dieu, inévitable et nécessaire.

Dieu se perfectionne ; car sinon, Dieu s'amuse ; or, cette dernière supposition est aussi inadmissible qu'irrévérencieuse. Donc, Dieu se perfectionne. En effet, il pense tout, dans l'ordre imperturbable et fatal qu'implique la logique ; et comme cette marche de la Pensée va du mal au bien, du pire au mieux, embrasse tous les Possibles, on en doit conclure que tout le Concevable est en lui. Ses destinées sont les nôtres ; car seul, il est ; d'où ce qu'il pense n'est rien, ou bien ce qu'il pense est lui ; ses idées sont ses sensations et sont les êtres ; donc, il est ce qu'il pense, et ainsi il est à la fois le Mal et le Bien, l'Imparfait et le Parfait. Le mouvement de sa Pensée progresse, et le développement de